





1094 dd. 27
LES AVEUX

D'UNE

FEMME GALANTE,

OU

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE DE *;**

à

MYLADI FANNY STAPELTON



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez la veuve BALLARD & Fils, Impr. du Roi

Et à BRUXELLES,

**Chez B. LE FRANCO, Imprimeur-Libraire,
rue de la Magdelaine.**

M. DCC. LXXXIII.

LES AVEUX

1793

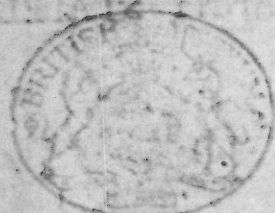
EMME CALANTE

CO

1793

DEMANDANT LA RESTITUTION DE...

LE JURY D'INSTRUCTION



1793

1793

Le JURY D'INSTRUCTION

1793

Le JURY D'INSTRUCTION

1793

M. DCC. LXXIII



A MON AMI,
M. DE THEL.....

VOUS, dont la douce
amitié fait le charme de ma
vie, MON AMI, puisse
ce premier essai mériter votre
suffrage!

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

500 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL.

1900

1901

1902

1903

1904



LES AVEUX
D'UNE
FEMME GALANTE,
OU
L E T T R E S

DE MADAME LA MARQUISE DE
à
MYLADI FANNY STAPELTON.



L E T T R E I.

Paris, le 1780.

La Marquise à Lady Fanny.

LES aveux que vous exigez, ma chère amie, se font rarement à une femme, & sur-tout à une Angloise, dont les principes en galanterie diffèrent beaucoup des autres.

Chez vous une froide réserve couvre du voile du sentiment le penchant qu'ont toutes les femmes à la coquetterie. Nous sommes moins circonspectes. Pendant quelque temps, nous blâmons comme vous les intrigues, les liaisons intimes; nous ne concevons pas qu'une femme puisse oublier ses devoirs, ses engagements; & tout en déclarant contre la conduite des autres, nous finissons malheureusement par tomber dans les mêmes erreurs.

Voilà comme les femmes s'approuvent & se condamnent, suivant les circonstances, ou leur intérêt particulier, & voilà comme, souvent les plus coupables sont les moins indulgentes.

La première intrigue se cache soigneusement. Une autre lui succède; on est moins circonspecte; insensiblement on se familiarise avec ses goûts, & l'on finit par y mettre si peu de mystère, qu'ils deviennent le secret du public.

En Angleterre vous observez une conduite différente. Ayant au moins autant de torts que nous, vous les cachez avec plus de soin; & telle femme qui passe à Londres pour une Lucrece, n'est souvent, dans le fond, qu'une prude adroite.

Vous me direz peut-être : mais les Angloises sont plus constantes que les Françoises, & par conséquent moins galantes.

Cela se peut, ma chère amie : mais vos Anglois ne sont pas si séduisans que nos François. Quand le hasard vous en fait connoître un tant soit peu aimable, vous faites bien de le conserver, peut-être craignez-vous de n'en pas trouver un autre pour le remplacer. Cette conduite annonce plus de politique que de vertu.

N'allez pas croire qu'en épiloguant vos mœurs, je prétende excuser mes foiblesses : non, ma chère amie ; je voudrois au contraire que mes aveux servissent d'exemples à tout mon sexe, pour le garantir du

piège que nous tend le vice, & ne pas se laisser séduire par son appât trompeur.

Adieu, ma chère Fanny; n'attachons jamais de conséquence aux hommages que nous rendent les hommes, & ne soyons pas assez simples d'aimer exclusivement des êtres peu capables d'un véritable attachement. Dans ma prochaine lettre, je commencerai à vous raconter mes aventures. Après cette confiance, pourrez-vous encore douter de mon amitié pour vous?



LETTRE II.

La même à la même.

Vous m'avez promis secret pour secret; je compte sur la parole d'une Angloise; & dans cette assurance, je me livre à vous sans réserve.

Allons, ma chère amie, n'hésitons plus; entrons ensemble dans mon cabinet; arrachons, en rou-

gissant, le voile qui couvre les erreurs de ma jeunesse, & passons en revue des inconséquences qui me font gémir chaque jour.

En entrant dans le monde, j'y portai un cœur droit & sensible : soit envie de plaire ; ou un foible penchant à la tendresse, jamais je n'étois plus satisfaite que lorsqu'on me faisoit la cour. Crédule, comme toutes les jeunes personnes sans expérience, je prenois de simple galanteries d'usage pour autant d'hommages rendus à ma beauté. Sans détours, & croyant tous les hommes aussi francs que moi, j'étois sans méfiance contre leurs pièges. La vigilance de mon mari m'en garantit pendant quelques temps ; l'arme la plus dangereuse pour nous vaincre, est de flatter notre vanité. L'amour-propre ne résiste pas long-temps à ce piège séduisant. Tout homme qui s'en fert avec art, s'il ne parvient pas à nous plaire, se fait au moins écouter avec plaisir.

Cependant, mon cœur n'évita pas toujours sa défaite. Le Marquis de ***, dont l'esprit & la figure ont séduit plus d'une femme, fut un des plus empressés à me plaire. J'avois acquis déjà un peu plus d'expérience; la circonspection que je mis dans ma conduite auroit dû m'avertir du danger; elle accéléra son triomphe, & la perte de mon repos.

Il eût long-tems à combattre mes principes, mes devoirs & ma religion: le dirai-je, à la honte de mon sexe? ce fut une femme qui parvint à me les faire oublier.

Oui, ma chere Fanny; tous les hommes réunis sont moins dangereux pour les femmes, que les conseils pernicieux de ces amies officieuses. Ne voudroit-il pas mieux qu'on nous apprît dans notre enfance, à être en garde contr'elles, & qu'en nous disant: *méfiez-vous des hommes* on ajoutât aussi: *méfiez-vous sur-tout des femmes.*

Les hommes ne sont dangereux que lorsque nous sommes sans expérience ; alors nous ne nous livrons à leurs conseils qu'avec crainte ; au lieu qu'avec les femmes ; nous avons une confiance sans bornes. Adieu, ma bonne amie : voilà une longue lettre, quand on s'est couchée tard ; je vous embrasse comme je vous aime.



LETTRE III.

Londres, le 1780.

Lady Fanny à la Marquise.

JE serois véritablement (a) fort embarrassée, ma chere Baronne, de vous satisfaire sur mes aventures ; & malgré ma bonne volonté, supposé qu'elles vailent la peine de vous en faire part, je ne fais com-

(a) L'Editeur de ces Lettres s'est cru obligé de ne rien changer au style de celles écrites par Lady Fanny Stapelton. Le Lecteur reconnoitra facilement qu'elles sont d'une Angloise.

ment je pourrai possiblement mettre de l'ordre dans mon récit.

Épargnez-moi, ma très-chère, la peine de vous ennuyer; n'attachez pas une conséquence à mon refus, qui vient moins de mon cœur que de ma raison. Ce n'est pas dans l'intention de manquer à ma parole que je vous demande cette grace. Si absolument vous l'exigez, je la garderai; mais vous me mettrez dans un fort grand embarras, pour une chose qui n'en vaut pas la peine.

Je comprends très-bien que vous avez raison de vous fâcher contre moi. Je vous ai engagée à la confiance que vous me témoignez, & vous avez le droit apparrant de vous plaindre; mais considérez, ma chère Marquise, que ce n'est pas la curiosité qui m'a fait demander à être votre confidente. L'amitié qui partage tout, vouloit partager vos peines & vos plaisirs. Oui, ma bonne amie; vous ne devez jamais douter de me tendres sentimens pour vous;

mon cœur est uni au vôtre pour le reste de ma vie. Adieu, ma très-chère : ne me boudez pas, si vous ne voulez pas me rendre très-malheureuse. Je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE IV.

La Marquise à Lady Fanny.

N'ALLEZ pas croire qu'en vous avouant mes foiblesses j'aie le dessein de les excuser. Non, ma chère amie ; je ne cherche qu'à vous apprendre à connoître les hommes, & à ne pas vous laisser séduire par un extérieur trompeur.

Dans ma dernière Lettre je vous ai parlé d'une femme, dont les conseils furent pour moi une source de chagrins & de regrets. C'étoit la Comtesse de Vertimant. Cette femme perfide, sous l'apparence de l'amitié, méditoit ma perte. D'ac-

cord avec le Marquis & le Chevalier de Salencey, son intime ami, elle me proposa une partie de campagne. Nous nous amusâmes beaucoup; tout se passa le mieux du monde, jusqu'au moment destiné pour me faire oublier mes devoirs. Elle prit le prétexte de donner quelques ordres pour me laisser avec le Marquis; je voulus la suivre; elle s'en défendit : enfin, elle se débarrassa si adroitement de moi, qu'elle laissa tout le temps au Marquis d'exécuter son projet de séduction. Il mit tout en usage, soupirs, larmes, sermens, pour me convaincre. J'étois trop foible pour me flatter de lui résister long-temps; il lisoit sa victoire dans mes yeux, & profita d'un moment de foiblesse pour me rendre coupable.

Ah! ma chère amie combien de larmes & de soupirs m'a coûté, à mon tour, cette première chute! Les remords empoisonnoient tous mes momens. La Comtesse me

devint odieuse ; je lui fis fermer ma porte , sans jamais vouloir m'expliquer avec elle. Que fites-vous du Marquis , me demanderez-vous ? Il étoit au moins aussi coupable que la Comtesse : j'en conviens : l'amour eut plus d'empire que l'amitié ; il l'excusa.

J'attribue ma conduite avec Madame de Vertimant , à la persuasion où j'ai toujours été que je n'aurois pas succombé , si cette dangereuse amie ne m'en eût facilité l'occasion.

On m'annonce une visite ; je vous laisse , ma chère Lady , pour écouter les propos insipides du Président de ***. Ce Magistrat est à l'affut de toutes les nouvelles , & il les débite avec une assurance de Ministre , pour y donner plus d'authenticité. Adieu , ma bonne amie.



 LETTRE V.

La même à la même.

ME voilà au courant de affaires: quel avantage pour une femme d'être aussi bien instruite! Quand l'on me parlera de l'Amérique, au moins éviterai-je l'inconvénient arrivé au Baron de C***, & à Madame de***, qui passe dans le monde pour un bel esprit.

Le Baron soutint avec chaleur que l'Amérique étoit une île, & que le Mexique étoit un port de mer de cette île.

Madame de***, en causant un jour avec plusieurs savans, leur dit d'un ton scientifique, que la Diète de Ratisbonne étoit un des principaux fleuves de l'Allemagne. Ces Messieurs eurent beau vouloir la dissuader; elle n'en crut rien, & se moqua de leur ignorance.

Mais,

Mais , laissons-là Madame de *** ;
& la science , & ne nous occupons
que de nous.

Le Marquis , ma chère Fanny ,
ne fut pas long-temps exempt du
défaut qui , en tyrannisant le cœur ,
empoisonne la douceur d'un com-
merce mutuel ; sa jalousie devint
insupportable : ce ne fut plus cet
amant passionné , mais un juge sé-
vère. Sans cesse en garde contre
moi-même , je devins triste , maussa-
de insupportable. On me négligea ,
& bientôt je n'eus plus d'autre so-
ciété que la sienne.

Nos ennuyeux têtes à têtes se
passoient en plaintes , reproches :
& bouderiers ; il me devint odieux :
ne pouvant plus y tenir , je le quittai.

Quand un homme cesse d'être ai-
mable , est-on obligée de l'aimer ?

J'oubliois de vous dire , ma chère
amie , que le Marquis inventa un
stratagème assez plaisant , pour s'as-
surer seul de sa conquête pendant
qu'il régnoit , & s'éviter un succes-

seur , s'il la perdoit. Il eut l'art de me rendre vertueuse par vanité. Je me réserve à vous expliquer cette énigme dans un autre temps : je veux , avant de vous en parler , savoir quelque chose de vos aventures : malgré votre grande réserve , je ne crois pas que votre vertu ait été à toute épreuve : vous auriez trop d'avantages sur moi. Adieu, ma chere Fanny , je vous embrasse bien tendrement.



LETTRE V.

Lady Fanny à la Marquise.

MALGRÉ ma timidité , & la réserve que vous me reprochez , je vaincrois l'une & l'autre , si j'avois quelque chose d'important à vous communiquer ; mais en vérité , ma chere Marquise , mes aventures sont si peu intéressantes , que je suis sûre d'avance qu'elles vous

ennuieront : un climat humide , & la fumée noire du charbon de terre , engendrent en nous une mélancolie qui nous porte à la langueur.

Constante par principes , nous en avons peut-être autant d'obligation à la nature qu'à l'éducation. Les personnes tristes ne s'enflamment pas aussi facilement que celles dont la vivacité nourrit un trop grand volume de matières combustibles : une étincelle suffit à ces dernières.

Notre réserve encore est moins une vertu que l'effet d'un raisonnement froid , où la réflexion vient au secours du cœur. Les personnes vives réfléchissent peut ; elles n'en ont pas le temps.

Quand nous aimons , notre cœur se livre entièrement à cet attachement ; notre manière d'aimer est simple au lieu que chez vous c'est un tourbillon continuel , où toutes les passions jouent un rôle. La dissipation nous effraie , la monotonie

vous ennuye. Je conçois fort bien que votre maniere d'aimer vaut autant que la nôtre : bien loin de la blâmer , je ferois bien contenté de penser comme les Françoises ; & sans cette malheureuse *tête raisonneuse* , je jouirois de tout comme elles , & ne m'attacherois à rien trop fortement ; c'est la seule philosophie qu'on nous dit de suivre , dans un monde où tout est calculé pour le moment.

Continuez-moi le récit de vos aventures , ma chère amie , sans exiger l'aveu des miennes. Je vous le repète encore , elles ne méritent pas votre attention ; je veux vous épargner le suplice de vous ennuyer.

Soyez bien convaincue , ma chère , que je partagerai toujours vos peines & vos plaisirs , & que rien ne rompra l'amitié que je vous ai voué pour la vie.

LETTRE VI.

La Marquise à Lady Fanny.

NE faut-il pas que j'aie une confiance sans bornes , pour continuer à vous parler de mes erreurs , inconvénients , foiblesses , ou tout ce qu'il vous plaira de nommer ma conduite passée , tandis que vous éludez , sous de faux prétextes , la parole que vous m'avez donnée ? En vérité , ces détours m'affligent ; ils m'annoncent un défaut de confiance , qui blesse l'amitié : mais puisqu'il vous en coûte de faire l'aveu d'une foiblesse , je vous en fais grace , & suis assez généreuse pour ménager votre timidité.

Cependant , quoique j'aie le droit de me plaindre de vous , je continuerai le récit de mes aventures.

Après avoir quitté le Marquis , j'évitai tout autre engagement ; la

crainte me rendit vertueuse. Vous
 me direz peut-être quelle nécessité
 y a-t-il d'aimer deux fois ? Je con-
 viens qu'il serois plus prudent de
 s'en garantir : mais le moyen, ma
 chère amie, lorsque mille exem-
 ples nous entraînent ? Le premier
 pas franchi, rarement une femme
 s'arrête à l'entrée de la carrière.
 Comment, dans le tourbillon fu-
 neste du monde, ne pas se rebu-
 ter de la sévérité de la vertu ? Le
 besoin d'occuper son cœur, quand on
 est jeune ; celui d'occuper sa tête, ou
 son oisiveté, dans un âge plus mûr ;
 & plus que tout cela, l'oubli des
 principes solides qui peuvent seuls
 nous garantir de notre fragilité,
 fait, de la plupart des personnes
 de notre sexe, des femmes galan-
 tes. Si toutes nos dames les plus
 aimables étoient de bonne foi,
 elles conviendroient qu'en finissant
 une première intrigue, elles n'ont
 pas évité l'occasion d'en avoir une
 seconde. Elles ont grand tort,

ma chère amie ; c'est se préparer à des regrets. A chaque chute nous affectons un retour de vertu , pour attacher plus de prix à notre défaite. Les hommes ne sont pas nos dupes ; ils entrevoient , au travers de nos détours , notre véritable façon de penser. Si nous étions réellement vertueuses , n'éviterions-nous pas une seconde foiblesse , par la connoissance de la première ? Mais , tout en faisant les Vestales , nous desirons secrètement d'éteindre le feu sacré & nous serions bien fâchées d'inspirer le respect qu'on doit à la vertu.

Ce sont tous ces détours qui autorisent les hommes à manquer avec nous de franchise. En leur donnant de tels exemples , pouvons-nous nous plaindre avec justice ?

Voilà une digression qui prolonge ma lettre , & m'éloigne du sujet principal ; nous le reprendrons au prochain courrier. Adieu , ma bonne amie ; je vous embrasse de tout mon cœur.



L E T T R E V I I.

La même à la même.

EVITONS dorénavant les remarques, les digressions, sinon, ma chère amie, adieu aux aveux.

J'étois donc brouillée avec le Marquis, dont la jalousie m'avoit assez punie : c'étoit le moment de faire un sincère retour sur moi-même, & de m'épargner la honte d'une seconde foiblesse. Mais je fus sourde au remords, & ne suivis que le penchant de mon cœur.

Je fus long-temps sage par crainte, mais tendre par sentiment. Bien des hommes me faisoient la cour; mais aucun ne réussit à me décider : non pas que mon cœur se refusât à un nouvel engagement; il étoit né sensible; mais la ruse du Marquis dont je vous ai déjà parlé, & que je vous dévelop-

perai dans ma lettre , m'en empêcha.

L'amour cependant triompha : les qualités estimables du Chevalier de *** me le firent préférer à ses autres rivaux. Nous nous aimâmes long-temps , comme les héros des vieux Romans.

Le Marquis m'avoit souvent répété que tout homme moins amoureux que lui , se lasseroit bientôt de moi. La curiosité d'éprouver le Chevalier , m'en fit chercher l'occasion ; je voulus me convaincre s'il m'aimoit véritablement. Enfin , ma chère amie , on tombe aisément dans le piège , qu'on ne veut pas éviter.

Le Chevalier parut plus empressé qu'au temps de mes rigueurs ; j'attribuai sa conduite à un excès de complaisance , ou à la crainte de m'affliger. Jamais je ne fus tranquille ; le moindre refroidissement m'alarma ; je m'attendois à chaque instant de le voir changé.

- Cette situation est d'autant plus cruelle , que l'amour propre s'y trouve engagé. Combien de fois ne regrettai-je pas de m'y voir exposée ! Mais il étoit trop tard ; la faute étoit faite.

29. Nous eûmes ensemble une légère altercation ; il resta deux jours sans me voir : me voilà persuadée que mes craintes sont fondées , & qu'il a saisi la première occasion pour rompre avec moi. Cependant il revint. Comment , me direz-vous ? Ce ne fut pas en homme à procédé , mais en amant tendre , soumis & passionné , que la crainte de m'avoir déplu désespéroit. Si j'avois eu de l'usage , quel avantage cette découverte ne m'eût-elle pas donné sur lui ? Mais j'étois encore mauvaise politique en amour ; & dans ce raccommodement , je ne suivis que les mouvemens de mon cœur : l'excès de ma joie me fit avouer mes craintes ; il n'y comprit rien & je fus obligée d'entrer en des détails

très-mortifians. Quand je réfléchis à cette aventure , je m'étonne chaque fois , comment une femme s'expose à tant d'humiliations. L'amour , fans doute , nous aveugle ; il étouffe en nous jusqu'à notre vanité.

Je formai cependant mille projets ridicules contre le Marquis ; mais bientôt ma raison m'en fit voir l'extravagance. Ah ! ma chère amie , je regrette bien sincèrement l'heureux temps d'innocence. Tous les jours l'expérience nous en éloigne , & au bout de quelques années , nous ne l'envisageons plus qu'au travers d'un nuage.

Adieu , mon aimable Fanny ; on achète bien cher l'usage du monde. Cette réflexion m'afflige !



LETTRE VIII.

Lady Fanny à la Marquise.

OUI , ma chère amie , je suis décidée à vous rendre confidence pour

confidence ; vos Lettres sont trop amusantes , pour ne pas desirer de les mériter ; mais votre confiance m'est encore plus précieuse.

Le tableau de ma vie fera peint avec des couleurs moins vives que le vôtre : vous n'y trouverez point ces traits hardis , qui distinguent le pinceau d'un maître.

Vous rappelez - vous Mylord C*** , que vous grondâtes si souvent à Spa ? Hé bien , ma chère amie , vous seriez-vous alors imaginée que cet homme , que vous trouviez si laid & si singulier , m'eût un jour subjuguée ? C'est lui cependant qui me fit oublier mes principes & mon indifférence. L'usage où nous sommes en Angleterre de passer sept mois de l'année à la campagne , nous facilite le moyen de voir souvent notre voisinage. Mylord avoit sa maison assez près de la mienne.

Soit timidité , ou crainte d'être mal reçu , (car depuis la mort de mon mari , Mylord m'avoit beau-

coup négligé); il passoit tous les jours devant ma porte , me saluoit , mais n'osoit jamais me parler.

Cependant , un matin nous nous rencontrâmes ; il est bon cavalier , aime les chevaux : j'en montois un très-beau ; il l'admira , & nous liâmes conversation ensemble , exaltant les bonnes qualités de nos chevaux. Au bout d'un chemin qui se croise , il me quitta pour continuer sa promenade.

La campagne , en Angleterre , paroît être un jardin continuel , habitée pendant l'été , par toutes les personnes aisées. Outre les amusemens champêtres , nous avons des bals , & des courses de chevaux , où s'assemble toute la bonne compagnie de la province. J'y vis souvent Mylord.

Tout cela n'annonce rien , me direz-vous. Non : mais , un peu de patience.

De belles prairies bordoient l'enceinte de mon parc : je m'y pro-

ménois quelquefois. Un jour, m'y croyant seule, Mylord sortit de derrière un buisson, m'accosta, se promena avec moi, & me demanda la permission de m'accompagner chez moi; j'y consentis; & depuis, ses visites devinrent très-fréquentes.

Je ne tardai pas à m'appercevoir qu'il m'aimoit; il ne m'étoit pas indifférent; mais il falloit mieux le connoître, avant de lui faire entrevoir mes vrais sentimens. J'employai six mois à l'étude de son caractère: en attendant, nous montâmes souvent ensemble à cheval.

J'appris depuis que ma passion pour ces beaux animaux l'avoit déterminé à tâcher de me plaire, & que l'entrevue de la prairie l'avoit rendu tout à fait sensible.

Vous voyez, ma chère amie, que chacun a sa manière de s'enflammer, & que, sur l'art de plaire, il est impossible de décider.

Tout mon voisinage s'est donné

rendez-vous chez moi aujourd'hui :
je vous quitte pour le recevoir,
& préparer le thé. Adieu : je vous
aime tous les jours davantage.



LETTRE IX.

La Marquise à Lady Fanny.

Six mois pour étudier l'homme
qu'on aime ! Du moment qu'il
plaît, ne lui suppose-t-on pas tous
les genres de mérite ? Ah ! ma
chère amie, quelle conduite mé-
thodique ! Si l'on employoit avec
les François les mêmes moyens, on
passeroit toute la nation en revue,
sans encourir le danger de succom-
ber.

Je ne conçois pas qu'on puisse si
long-temps combattre ses goûts. A
mon avis, le commencement d'une
passion offre le plus d'attrait ; la
nouveauté y met une vivacité que
détruit l'habitude.

Savez-vous pourquoi les femmes légères sont plus aimables que les femmes réfléchies ? La raison en est simple : continuellement occupées à plaire, elles ne négligent aucun moyen pour y parvenir. Voilà ce qui rend les Françaises supérieures aux femmes des autres nations. Peut-être que celles-ci possèdent des qualités plus essentielles, mais elles ne possèdent pas le grand art de séduire.

N'avez-vous jamais remarqué, ma chère Fanny, qu'une femme aimable est plus dangereuse que celle dont la beauté fait le seul mérite ? La première fait naître des passions ; la seconde n'inspire que des goûts. Les hommes produisent les mêmes effets. J'en connois de fort laids, qu'on a préféré à des Adonis. Ceux-ci faisoient perir d'ennui, tandis qu'on ne se lassait pas d'écouter les autres. A force de voir une belle statue, les yeux s'y habituent.

L'amour

L'amour se nourrit d'illusions ; mais ce n'est que leur grande variété , qui peut en perpétuer le charme.

Un Duc de Bourgogne , dont j'ai oublié le nom , aima une Dame fort aimable , mais sans beauté ; les courtisans , témoins autrefois de la légèreté du Duc , s'étonnerent d'une si longue constance.

Un jour qu'ils en parlerent assez librement , le Duc les écouta : il s'approche , & leur dit : „ Cessez , Mes-

„ sieurs , de vous étonner ; je trouve

„ tous les jours dans Madame de *** ,

„ une autre maîtresse qui me fait

„ commettre des infidélités à Ma-

„ dame de *** “.

Après douze ans de possession , il étoit plus amoureux que le premier jour. Un tel amant étoit , sans doute , digne d'une telle maîtresse.

Vous me direz peut-être qu'ils s'étoient étudiés long-temps avant de s'aimer. Je n'en crois rien : j'at-

tribue plutôt leur amour à une sympathie irrésistible , qui est la base des grandes passions.

Adieu : si je m'en croyois , ma lettre ne finiroit pas. Je me sens singulièrement en train de causer ; mais je ne veux pas encourir le risque de mériter , en écrivant , le reproche qu'on nous fait si souvent en parlant. A-t-on tort , ma bonne amie ?

LETTRE X.

La même à la même.

Vous êtes sans doute impatiente d'apprendre la suite de mon aventure. Ma chere Fanny, je m'empresse de vous satisfaire. Je faisois la loi au Chevalier , & la recevois autrefois du Marquis. Sans une maladresse j'eus conservé long-temps le pauvre Chevalier , qui méritoit véritablement qu'on l'aimât.

Étant un-jour ensemble dans une maison , on y parloit sentiment , conversation à la mode. Un homme soutint qu'une femme étoit ordinairement gouvernée par l'homme qu'elle aimoit. Je lui soutins à mon tour , avec beaucoup de chaleur , qu'à moins d'avoir perdu la tête , on n'éprouvoit ce malheur qu'une fois.

Le Chevalier m'écoutoit ; il en prit ombrage , & dès ce moment , sa conduite changea visiblement.

— Vous eûtes tort , Madame la Marquise.

— J'en conviens , Lady Fanny : mais le mal étoit sans remède. La confiance perdue , l'illusion doit bientôt s'évanouir.

Tout annonça une rupture entre nous. Ne voulant pas être quittée , je feignis d'avoir des affaires , & me retirai pour quelque temps dans mes terres ; j'y regrettai sincèrement le Chevalier ; il méritoit plus de ménagement ; mais il fut

bien vengé dans la suite , par le Vicomte de Cr....

Cette nouvelle liaison m'a donné des peines , qui ne s'effaceront jamais de mon cœur. Je m'en réserve le récit dans une autre lettre. En attendant , continuez-moi le votre ; le début m'en plaît ; il est tout-à-fait Anglois.

Adieu, ma chère amie, si vous étiez bien aimable , vous viendriez m'en faire part à Paris. Maîtreffe de vos démarches , rien ne s'y oppose , que quelque arrangement de cœur , quelque beau céladonisme qui vous fait passer langoureusement vos jours à la campagne. Que n'emmenez-vous le tendre tourtereau en France. Il y prendra quelques leçons de galanterie , qui le rendront plus aimable. Ce n'est pas le premier Anglois qu'on a formé dans ce pays. Croyez-moi, ma belle amie, c'est la meilleure école pour rendre un homme agréable.

LETTRE XI.

Lady Fanny à la Marquise.

DORÉNAVANT je vous écrirai chaque courier, sans attendre de réponse à mes lettres. En suivant cet arrangement, nous nous communiquerons plus régulièrement nos idées & nos aventures : ne m'approuvez-vous pas, ma bonne amie ?

A présent, continuons le récit que j'ai commencé.

La jalousie m'arracha l'aveu que je refusois depuis si long-temps. Bon Dieu qu'on est à plaindre, quand on est atteinte de cette cruelle maladie ! Combien de sottises ne fait-elle pas commettre aux deux sexes ?

Myladi Saint-Albin étoit avec moi à la campagne : quoiqu'elle ne fût plus jeune, elle étoit encore bien gaie : elle causoit beaucoup avec Mylord, & je croyois m'ap-

percevoir qu'il se plaisoit autant avec elle qu'avec moi. Je les observois beaucoup. Un jour qu'ils se promenoient ensemble dans le parc, je les suivis, & feignant d'être bien fatiguée, j'entrai dans un cabinet, dans l'esperance que Mylord m'y suivroit. Myladi Saint - Albin eut dessein de poursuivre sa promenade : je dis à Mylord de l'accompagner ; il parut y consentir sans beaucoup de regret.

Quand je fus seule, une tristesse affreuse s'empara de moi ; je pleurai : un instant après, Mylord revint, & me voyant baignée de mes larmes, il voulut savoir ce qui m'attristoit si fort ; je me défendis, mais je crois que mes yeux & ma voix me trahirent.

Sans doute l'amour a son langage, ma chere : Mylord le reconnut, car il devint fort tendre & fort pressant. J'eus bien de la peine à cacher mon trouble, & je ne fus presque plus la maitresse de ma raison. Enfin,

ma chere amie , j'oubliai dans un instant l'étude pénible de six mois , & je fis l'aveu de mes sentimens pour lui. Mylord n'ignoroit pas qu'il étoit sincère ; il m'en témoigna sa reconnoissance par les plus vifs transports. Heureusement que Myladi Saint-Albin nous rejoignit , je crois que la perte de ma vertu eût suivie de près celle de ma raison. L'une est fort hasardée , quand on oublie l'autre. Depuis ce moment , nous vécûmes dans la plus grande confiance ; chaque jour ma passion prit de nouvelles forces. Je n'avois cependant pas succombé , je croyois ma vertu hors de toute atteinte ; mais on ne doit jamais trop compter sur ses forces. La fuite vous prouvera que j'étois plus foible , que lorsque je craignois. Une femme ne peut jamais être sûre de ne pas succomber , que lorsque la prudence lui en fait éviter les occasions.

Nous nous promenâmes un soir dans cette même prairie , dont je

vous ai déjà parlé. Le temps étoit beau, il faisoit clair de lune; tout conspiroit à nourrir dans mon cœur le sentiment dangereux qui le dominoit.

Le silence de la nuit, la fraîcheur de la verdure, le bruit d'une chute d'eau qui passe par mon parc, & traverse la prairie, le reflet de la lune sur l'eau un peu agitée, tout m'inspiroit une tendresse inconnue jusqu'alors. Mon ame trop émue s'abandonnoit de temps en temps à une douce rêverie, mes sens en furent pénétrés: ah! ma chère amie! depuis ce moment votre pauvre Fanny eut des remords, & cessa de s'estimer.

Pourquoi m'y exposai-je; n'est-ce pas à moi-même que je dois attribuer ma chute: je ne puis y songer sans douleur.

Adieu, ma chère Marquise: ce récit renouvelle dans mon cœur des peines qui ne s'en effaceront jamais. Je vous embrasse bien tendrement.



L E T T R E XII.

La Marquise à Lady Fanny.

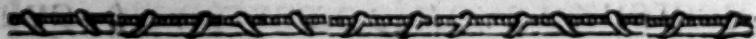
IL est impossible de vous plaindre plus que je ne le fais. Non, je n'abuserai jamais de votre sensibilité, quoique je vous paroisse bien légère; croyez-moi, ma chère Fanny; je fais respecter la vertu. C'est le plus bel ornement de notre sexe.

Je sens comme vous qu'il est malheureux d'avoir le cœur tendre, qu'il nous prépare une infinité de peines ignorées par l'indifférence; mais cet état de végétation n'a-t-il pas aussi ses inconvéniens? Au moins nous le présumons. Peut-être déclamons-nous contre l'indifférence, pour excuser nos foiblesses; nous sommes ingénieuses à nous tromper.

L'amour a ses charmes; quand il est réglé, il peut être l'enfant de la sagesse, comme celui du plaisir.

L'amour est accordé à l'homme comme un allègement aux peines attachées à la vie ; mais combien de fois abusons-nous des bienfaits de la Providence ? N'approfondissons pas nos torts , ma chère , nous serions trop heureuses , si nous n'avions pas des défauts.

Adieu , ma tendre Fanny ; que le passé nous serve de leçon pour l'avenir ; à force de nous en occuper , nous parviendrons , je l'espère à dompter nos passions.



LETTRE XIII.

Lady Fanny à la Marquise.

VOTRE Lettre me console , vous m'y dites des vérités qui m'ont occupées souvent ; si j'en avois été bien pénétrée alors , je n'aurois pas à rougir aujourd'hui. Mais , ma chère Marquise , on n'est rendue à la raison , que pour mieux connoître son

erreur. Je continuai dans ce malheureux aveuglement pendant plus de quatre ans.

Tant que je restois à la campagne, je fus tranquille, & ne craignis rien de l'inconstance naturelle des hommes. A mon retour à Londres, la scène paisible changea bientôt. Je ne fais si Mylord étoit plus jaloux que moi ; mais ce qu'il y a de certain, nous l'étions tous deux furieusement ; nous ne vivions que de doutes & d'éclaircissemens : un regard, un mot, nous allarmoient ; tous nos momens se passoient en querelles & en raccommodemens ; nous devinmes insupportables l'un à l'autre, & nous ne pouvions exister quand nous étions séparés.

Quelle inconséquence ! nous connoissions le poids de notre chaîne, & nous n'avions pas la force de la rompre ! Je regrettai souvent ces temps heureux où l'indifférence me donnoit une tranquillité que rien ne troubloit, & je n'avois pas la force

de me soustraire à l'empire tyrannique de l'amour.

Enfin , quatre années s'écoulèrent dans cet état de convulsion , j'avois presque négligé toutes mes connoissances , ayant passé la plus grande partie de mon temps à la campagne.

Le croiriez - vous , ma chère amie , qu'au moment où je me flattois d'être la plus aimée , Mylord me quitta pour épouser une fille fort riche , mais fort désagréable ? Je ne pus soutenir cette séparation avec fermeté ; le chagrin qu'elle me causa me coûta presque la vie ; il m'en resta une langueur , dont j'eus beaucoup de peine à me guérir. C'est la suite de cette maladie qui me fit venir à Spa , & qui me procura le plaisir d'y faire votre connoissance ; votre amitié & votre charmante gaieté ont produit sur moi un effet que je n'osois pas espérer du temps ni de l'absence. Conservez-moi cette précieuse amitié , ma chère Marqui-

se ; c'est un sentiment qui est à l'épreuve des événemens, & qui ne laisse pas des remords.



LETTRE XIV.

Londres , le 1782.

La Marquise à Lady Fanny.

JE pars pour la campagne , ma chère amie , d'où je ne reviendrai qu'en automne. Quatre femmes & sept hommes composent notre société. Je vous ferai part de tout ce qui s'y passera , Adieu , écrivez-moi souvent ; adressez vos lettres à Paris. Que n'êtes-vous ici , ma chère Fanny ? Nous ferions quelquefois nos remarques , & nous répéterions ces charmantes soirées de Spa , où nous passions en revue tous les ridicules de la journée.

L E T T R E X V.

*Du Chateau de*** le 1782.**La même à la même.*

MEvoici établie chez la Vicomtesse d'Altamant, dont la société est douce & agréable ; c'est une jeune veuve, un peu dévote ; le Comte d'Allencelle lui fait la cour ; elle semble l'écouter par distraction ; mais elle s'allarme s'il paroît trop s'occuper des autres femmes.

Voyons ce qu'une conduite aussi singulière produira, & sans anticiper par de fausses conjectures, sur le dénouement de cette comédie ; amusons-nous des scènes plaisantes qu'elle nous offrira.

Il s'en passa une dont je fus témoin ; elle me divertit beaucoup. Le Comte, en badinant, embrassa tendrement la Vicomtesse. Tout-à-coup elle se récrie, avec digni-

té : „ Vous n'y songez pas , Mon-
 „ sieur ! manqué-t-on aussi essentiel-
 „ lement à une femme qu'on res-
 „ pecte „ ? — Comment , vous ne
 vous en apperceviez pas , lui dis-je
 en riant ? — J'étois distraite , me
 répondit-elle froidement.

J'avoue , ma bonne amie , qu'il
 faut l'être furieusement , quand on
 ne s'apperçoit qu'après un quart-
 d'heure , qu'un homme vous serre
 dans ses bras. Cette scène se passa
 dans son cabinet , où nous étions en-
 trés avec elle.

Elle est d'ailleurs bonne femme ,
 fait parfaitement les honneurs de sa
 maison , & ne s'occupe de la con-
 duite de personne.

La Marquise d'Angalonne , & la
 petite Ambassadrice de ... sont les
 deux autres femmes à demeurer pen-
 dant tout le voyage. La première
 est joueuse & galante ; son ton dé-
 cidé amuse autant qu'il étonne ; quoi-
 que sans attraits ni jeunesse , elle
 a toutes les prétentions d'une femme

aimable : sa parure est celle d'une jeune personne de quinze ans ; le verd de pomme & le couleur de rose dominant partout. En arrivant ici , on fut deux heures à débarrasser sa voiture de cartons qui étouffoient ses femmes. Mon Dieu quelle folle ! je ne puis l'envifager fans rire. Figurez-vous une grande femme sèche , dont la démarche ressemble à celle d'un homme ; c'est absolument la *Dame de pique* , coëffée en chapeau de Mlle. Bertin.

Elle traîne après son char un petit Chevalier suranné , qu'elle gronde & caresse , qu'elle aime & déteste vingt fois par jour : mais c'est au jeu sur-tout que le pauvre malheureux est à plaindre , il essuie toutes les bourrasques de sa mauvaise fortune.

L'Ambassadrice est caressante & d'un caractère fort enjoué elle aime les plaisirs qui semblent faits pour elle. J'aurai occasion de vous parler des hommes quand il en sera temps :

temps : revenons à présent à mon récit.

Où en étions-nous ? N'étoit-ce pas au commencement de ma liaison avec le Vicomte de Cr... ?

Quel monstre , ma chere amie ! J'en fis la connoissance chez Madame de Villefranche. Voulant se débarrasser de lui , elle fit mon éloge dans les termes les plus avantageux : sa ruse réussit. Elle me présenta le Vicomte , qui parut enchanté de ma connoissance. Il vint me voir souvent , & eut l'art de se déguiser à merveille. Jusqu'alors il ne me tint que des propos galans , où il ne mêla aucune tendresse. Sans méfiance contre lui , un jour on me l'annonce ; j'étois seule , je le reçus familièrement. Après quelques propos indifférens , il me parle du Chevalier , m'en dit beaucoup de bien , blâme les torts que j'avois eus , & finit par me faire voir la légèreté de ma conduite ; ce qui m'affligea beaucoup.

Il saisit ce moment pour changer de sujet ; il ne m'entretint que du desir qu'il avoit de me plaire , & de me faire oublier le Chevalier. Tout en causant , il devint téméraire. Un procédé tel que le sien devoit m'ouvrir les yeux , mais il eut l'adresse de s'en excuser ; les soins , les attentions les plus recherchées me rassurèrent , & me firent espérer que cette liaison auroit des suites heureuses.

J'en fus cruellement détrompée ! On sonne le dîner : adieu , je vous laisse , non pas sans regrets.



L E T T R E X V I.

La même à la même.

NON : jamais embarras n'égalait le mien. Devinez qui je rencontrais en me rendant au salon ? Ce même Vicomte , dont les noirceurs vous feront frémir ; ce tyran de notre

sexe , qui m'a inspiré long-temps de l'horreur contre tout le sien.

En traversant le vestibule , un carrosse s'arrête , j'en vois descendre cet homme odieux : je treffaille & recule d'effroi. Il m'aborde ; me présente la main , & la serre malicieusement. Je n'ai pas la force de m'échapper ; je suis confondue. Nous entrons ensemble ; il me dit à voix basse : « Rappelez-vous notre liaison , Madame. »

Ah ! ma chere amie , que la contrainte est affreuse , quand elle nous force d'avoir des ménagemens pour ceux que nous méprisons !

Cependant je feignis , ne voulant pas m'exposer à des scènes désagréables : elles affligent toujours nos amis , & amusent , a nos dépens , ceux qui ne le sont pas.

Mais , pour vous faire bien connoître ce monstre , il faut vous continuer mon récit.

Bientôt les beaux commencemens de sa passion se changèrent en

un despotisme affreux : j'eus moins de liberté qu'au temps de mon mariage.

Rien n'échappa aux sarcasmes du Vicomte. Les femmes les plus respectables ne furent pas épargnées; il fit des épigrammes sanglantes contre mes amis, me les attribua dans le public, & me suscita plusieurs ennemis cachés. On me regarda, dans la société, comme une femme dangereuse; tout le monde m'évitoit, & personne n'eut assez d'amitié pour m'avertir des torts qu'on me supposoit.

Réduite à vivre exclusivement dans la société de cet homme abominable, je passai tristement mes jours avec lui. Surprise d'une défection aussi générale, je m'en plaignis; il eut la cruauté de l'attribuer à l'éclat qu'avoient, sans doute, fait mes aventures dans le monde. Je fis un sincère retour sur moi-même, & résolu de me retirer dans mes terres, jusqu'à ce qu'on eût oublié

mes erreurs. Je lui communiquai ce dessein. Au lieu d'applaudir à un projet aussi sage, il eut la méchanceté de s'emporter fort indécemment contre moi. Il me menaça, si je rompois avec lui, de rendre notre liaison publique. Dans sa colère, il lui échappa quelques paroles, qui me firent ouvrir les yeux. Je fis semblant de ne pas les comprendre, bien résolue cependant de m'en éclaircir au premier moment.

J'allois en conséquence chez Madame de***, la première femme qui m'avoit fermé sa porte brusquement. J'inventai un prétexte pour être admise : après bien des difficultés, nous nous expliquâmes ; elle m'apprit un tissu de noirceurs, qu'on m'attribuoit dans le monde ; elles me firent horreur. Elle m'apprit aussi que le Vicomte m'en faisoit les honneurs.

Rien ne fut égal à mon étonnement : je ne l'avois jamais aimé :

mais dès ce moment il me devint odieux.

Cependant, comment le quitter ? Cette idée m'embarrassa. Madame de*** me conseilla de feindre une maladie ; elle m'envoya son Médecin, qui m'ordonna les eaux de Barege : nous les choisîmes exprès bien loin, pour m'éviter le danger d'y rencontrer le Vicomte.

Je partis : quand je fus arrivée à Barege, je lui écrivis tout ce que j'avois appris sur son compte ; & ma ferme résolution de ne plus le revoir. Il me répondit qu'on m'abusoit, & que j'étois la dupe de ma facilité. Notre commerce en resta-là ; je ne répondis pas à sa Lettre.

A mon retour il eut la hardiesse de se présenter chez moi ; j'avois grande compagnie ; son maintien étoit réservé ; au moment où je n'y songeois pas, il me tint des propos piquans, & en se retirant, me donna mille ridicules.

Il étoit trop connu , pour que ses propos fissent impression : nous nous évitâmes , & c'est aujourd'hui que je l'ai vu , depuis cette dernière scène.

S'il reste quelques jours ici , je pars : on ne s'amuse guères avec les gens qu'on craint. D'ailleurs , ma franchise m'attireroit des propos désagréables , qu'il vaut mieux éviter.

Adieu , ma chere Fanny : vous trouverez , sans doute , cette Lettre bien longue ; mais il faut pardonner aux effusions du cœur.



LETTRE XVII.

Walton parc , le 1782.

Lady Fanny à la Marquise.

CE n'est pas une affaire de cœur qui me retient ici , ma chere Marquise , comme vous le soupçonnez ; ce sont des procédés , où l'amitié

est uniquement intéressée. Pense-t'on encore à l'amour quand on a été malheureuse dans sa première passion ? Si j'avois une autre façon de penser , peut-être n'éviterois-je pas une seconde foiblesse ; mais j'attache trop de conséquence aux engagements formés par les sentimens mutuels de nos cœurs , pour oser m'y livrer.

A force de réfléchir à mon aventure , j'ai découvert enfin que le tort venoit de mon côté. Pour former un attachement durable , il faut que l'humeur , les sentimens , & la manière de s'occuper s'accordent ; sinon on fait , ou l'on exige des sacrifices continuels , où la complaisance a souvent plus de part que le cœur.

Les goûts de Mylord & les miens étoient tout-à-fait opposés ; il aime les plaisirs bruyans ; je ne m'amuse que de ceux qu'on goûte dans la simplicité de la nature : voilà pourquoi nous n'étions jamais d'accord.

De façon que , toute réflexion faite , Mylord s'est marié , sans doute , pour être plus libre.

Je suis à la campagne depuis un mois , chez Myladi Saint-Albin : cette même Dame , ma chere amie , qui est la cause innocente de tous mes regrets.

Son fils est malade ; elle l'aime bien tendrement ; je partage les soins qu'elle lui donne , car elle ne s'en éloigne que lorsque j'y suis , ou lorsqu'elle va prendre un peu de repos. Lord George est en vérité la créature la plus honnête qui existe : si Myladi Saint-Albin avoit le malheur de le perdre , j'en serois inconsolable ; c'est autant pour lui-même que par l'amitié que je porte à sa mère , si vous le connoissiez , ma chere amie , je n'en doute pas , vous l'aimeriez.

Pauvre jeune homme ! il souffre avec tant de patience ! Il seroit affreux de devoir quitter la vie à vingts-cinq ans , ayant beaucoup

d'esprit, des talens, parlant fort bien plusieurs Langues, & sur-tout la Françoise; il possède une grande fortune, & une fort belle figure: je ne puis y songer sans douleur! mais il faut se soumettre aux décrets de la Providence, qui a marqué l'instant de la vie, comme celui de la mort. Nous ne pouvons pas éviter sa volonté.

Je suis tellement triste, ma chere, que le soleil blesse ma vue: oui, je l'envisage avec répugnance, & je voudrois qu'il plût tout le temps que Mylord sera malade.

C'est un sentiment bien singulier dans moi, ma chere amie: quand j'ai beaucoup de chagrin, le beau temps me contrarie: il semble à ma tête affoiblie que toute la nature doit prendre part à ma peine. Eprouvez-vous la même chose? Mais, non: vous autres Françoises êtes trop dissipées, pour connoître ces mélancolies accablantes. Cependant vous n'êtes pas insensibles; &

malgré votre légèreté, vous partagez assez vivement les peines de vos amis. Puissiez vous n'être jamais exposées d'en ressentir d'aussi violentes que les miennes. Adieu, ma chere Marquise.



LETTRE XVIII.

La même à la même.

JE reçois trois de vos Lettres, & n'ai rien de plus empressé que d'y répondre. N'ajoutez pas de nouvelles inquiétudes à mes peines; de grace, conservez-vous. L'histoire du Vicomte me fait frémir. Comment est-il possible qu'on se rende coupable de tant de crimes? Ne fut ce que par amour-propre, un homme n'est-il pas obligé de faire respecter la femme qu'il aime? Ne restez pas dans la même maison avec ce vilain homme; peut-être sera-t-il capable de vous jouer un tour

funeste. Quand on peut inventer des choses aussi indignes de sa naissance, on est capable de tout pour se venger. Je ne resterois pas deux minutes seule avec lui, à moins d'avoir fait mon testament.

Mais, supposé qu'il ne se porte pas aux violences que j'apprehende ne se peut-il pas qu'il se venge, comme a fait ici un Mr. de Lany.

Il étoit amoureux d'une Demoiselle fort riche, Miss Georgiana Smitterton; elle avoit l'air de ne pas le rebuter; mais ce n'étoit que par timidité, car jamais elle ne l'aima; elle étoit éprise d'un autre, & n'osoit l'avouer à M. de Lany. Celui-ci la demanda en mariage à ses parens.

Ils ne voulurent rien décider, sans, auparavant, consulter l'inclination de leur fille. Quand sa mère lui en parla; Miss témoigna sa répugnance, & avoua même qu'elle aimoit M. Smith. Ce parti n'étoit pas aussi avantageux; mais ses pa-

rens consentirent qu'elle l'épousât. On en fit part à M. de Lany , & on le remercia de ses bonnes intentions.

Lany , furieux de se voir préféré , guette un jour Miss Smitterton au sortir de l'Opéra , lui jette une bouteille d'eau-forte au visage , qui en fait , de la plus belle femme de l'Angleterre , le plus horrible monstre. Malgré ce terrible changement , M. Smith voulut remplir ses engagements ; elle eut la générosité de les refuser. Une chaise de poste attendoit de Lany , qui passa en France , & de-là en Amérique.

Vous voyez , par cet exemple , qu'il ne faut pas se fier à un homme méchant , & qu'on ne peut pas être assez circonspecte avec de tels monstres.

Lord George n'est pas mieux , ma chère amie ; mon inquiétude redouble à chaque instant. Pauvre Lady Saint-Albin ! que deviendrait-elle s'il mourait ? Cette idée me fait frémir.

 LETTRE XIX.

La Marquise à Lady Fanny.

L'ARRIVÉE de l'ambassadeur a fait partir le Vicomte ; nous avons su qu'il le déteste. J'en suis bien aise, ma chere amie : me voilà débarrassée de lui : son départ a eu tout l'air d'une fuite : je m'en suis d'autant plus divertie, qu'elle dérange ses projets. Il avoit des prétentions sur l'Ambassadrice, qui est aimable & galante. Vous ne pouvez concevoir la mine du Vicomte ; je triomphai de son embarras, & j'affectai de m'en appercevoir.

Hier il est arrivé une aventure assez plaisante. Le Chevalier de Bellevue, que nous citions comme le Caton moderne, paroïssoit ne s'occuper ici de personne. Chacun s'étonnoit de son indifférence ; on admiroit sur-tout la chaleur avec

laquelle il déclamoit contre les liaisons intimes. Il s'est élevé un orage affreux pendant la nuit ; tout le château étoit en alarme, on couroit d'appartemens en appartemens, réveillant tout le monde. J'entre chez la Vicomtesse, & m'affied sur son lit ; le comte me suit, & après lui, toute la compagnie, excepté notre *Caton*.

L'orage redouble ; un coup épouvantable fait fuir l'Ambassadrice dans la ruelle de Madame d'Altamont. A peine y est-elle, qu'un cri perçant nous annonce sa peur ; elle sort, & nous dit qu'il y a un voleur : Madame d'Altamont lui dit qu'elle est folle, & que la peur lui tourne la tête. Elle persiste, & soutient qu'un homme est caché derrière la tapisserie. On regarde, & on découvre... devinez qui : je vous le donne en cent ; l'austère, le moral Chevalier de Bellevue. Vous n'avez pas d'idée de cette apparition : il étoit en galant des-

habillé, tel qu'un homme à bonne fortune. La Vicomtesse ne dit rien; je la tirai d'embarras, affectant un éclat de rire. « Vous voilà bien » attrapée, dis-je à l'Ambassadrice : cette frayeur-ci vous guérira de celle du tonnerre ! Chevalier, je suis contente de vous; je ne vous croyois pas si bon acteur; vous avez merveilleusement joué votre rôle ». — Comment, me dit l'Ambassadrice, vous saviez donc que Monsieur étoit dans la ruelle ? — Sans doute : c'est moi qui l'y ai caché; Madame d'Altamont ne vouloit pas y consentir; mais je voulois vous donner une autre peur que celle de l'orage, car j'étois sûre qu'une femme aussi courageuse n'auroit pas oublié la ruelle pour s'en garantir. Ma ruse réussit; tout le monde donna dans le panneau, excepté le Comte d'Alencelle, qui me dit ironiquement : N'y auroit-il pas de la distraction dans cette aventure ?

J'évitai

J'évitai à la Vicomtesse le désagrément d'une surprise, & c'est tout ce que je voulois; on étoit libre, dans la suite, d'en tirer des conséquences.

Il est bien difficile, ma chère amie, de soutenir long-temps le rôle d'une prude, quand on a le cœur tendre. Ne vaut-il pas mieux se montrer tel qu'on est, que de mériter les sarcasmes auxquels nous expose une fausse vertu?

Adieu; j'attends vos Lettres avec la plus vive impatience; je n'en reçois pas, & voilà déjà deux courriers arrivés. Seriez-vous malade, ma chère Fanny; De grace, tirez-moi d'inquiétude!

LETTRE XX.

La même à la même.

JE viens de recevoir deux de vos Lettres; elles me rassurent foible-
E

ment sur votre santé : je ne suis pas contente de vous , ma chere amie : l'amitié vous transporte ; elle vous engage à des soins qui surpassent vos forces. J'en ai un exemple à Spa ; une légère indisposition vous faisoit déjà craindre pour ma vie : votre belle ame partage trop vivement les peines de vos amis. Modérez-vous , chere Fanny : une si grande sensibilité est un malheur ; elle affoiblit l'ame , & détruit la santé.

Vos inquiétudes , au sujet du Vicomte , ne sont pas fondées. Un homme méchant se permet facilement de mauvais propos ; mais rarement il emploie d'autres moyens de vengeance : bien peu ont l'audace de ce M. de Lany , que je suis outrée de voir impuni. Quel monstre ! Je ne me rappelle pas si je vous ai parlé de mon séjour à Barege. Non : nous en sommes à la fin de mon aventure avec le Vicomte. Ma santé n'exigeant pas de régime , je me divertissois à Barege ,

& j'y partageois tous les plaisirs de la société, qui n'est pas aussi brillante qu'à Spa. On voit ici une quantité de *hauts & puissans Seigneurs* du haut & bas Languedoc, & quelques habitans du bord de la Garonne.

Leur société est agréable ; généralement spirituels & enjoués, ils possèdent un fonds inépuisable de gaieté.

J'y fis la connoissance du Chevalier de Clavanac ; il logeoit dans la même maison que moi. Du premier moment nous fûmes inséparables, & au bout de quelques heures, il me fit l'aveu d'une passion violente : toutes ses folies m'amuserent beaucoup.

Arrivent des femmes de Bordeaux ; mon empresse Chevalier me quitte, & reste trois jours sans me voir : j'en suis piquée.

Il se présente chez moi ; je lui fais refuser l'entrée de mon appartement ; il ne se rebute pas, & m'écrit le billet suivant :

„ De malheureuses circonstan-
 „ ces, Madame, m'ont forcé de
 „ vous négliger pendant trois jours :
 „ voulez-vous me permettre de
 „ m'en dédommager, en vous pré-
 „ sentant mes hommages? Je pars
 „ après-demain „.

Je lui répondis sur le champ :

„ Des affaires m'empêchent de
 „ vous voir, Monsieur : je vous
 „ souhaite un bon voyage. „

Il guetta le moment où mes gens
 n'y étoient pas, & se présenta avec
 son ton ordinaire. Je le recus froide-
 ment ; mon air de dignité le décon-
 certa ; mais reprenant bientôt son
 assurance naturelle, il me dit qu'il
 ne faut pas que je le boude, que
 c'est lui faire trop d'honneur, &
 qu'il pourroit croire qu'il m'a rendue
 sensible.

Mon dessein étoit de l'humilier ;
 je lui répondis : „ Que malgré tout
 „ le mérite que je lui supposois,
 „ absent ou présent, je ne le crois
 „ pas dangereux pour mon repos. „

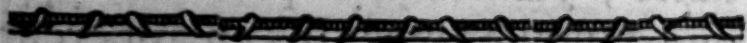
Jeus tort, ma bonne amie, d'attacher tant d'importance à sa conduite ; j'annonçois plus de dépit què d'indifférence. Il s'en apperçut, & persista. Il finit par obtenir son pardon, mais rien de plus.

Nous dinâmes ensemble, & au lieu de partir, suivant son projet, il resta jusqu'au moment où je quittai les eaux. Nous fîmes la route ensemble de Barege à Bordeaux, où ses affaires le retinrent. En nous séparant, il me promit de venir à Paris; mais je n'y comptai pas. Une tête comme la sienne n'a jamais deux minutes la même idée.

Je ne me suis jamais si bien amusée que dans ce voyage : je conseille à toutes les femmes à vapeurs d'en entreprendre un pareil, accompagnées d'un Chevalier Gascon. La bonne humeur de ces Messieurs est un remède spécifique contre tous les maux.

Adieu, chère & bonne amie, il

vous faudroit un Clavanac pour
vous distraire.



LETTRE XXI.

La même à la même.

ENCORE une confidence , ma tendre Fanny , & alors vous ferez la dépositaire de toutes mes erreurs. Ne seroit-il pas plus à propos de vous faire ce dernier aveu , quand votre esprit fera plus tranquille , & que vous n'aurez plus de craintes sur l'état de Lord George ? Mais il faut dissiper ce nuage obscur qui vous enveloppe ; mes folies exciteront peut-être un léger sourire , & distrairont un moment vos inquiétudes.

Vous me connoissez , ma bonne amie : vous savez qu'une femme de mon caractère a besoin d'occuper son cœur ou sa tête. Une partie de l'hiver dernier fut consacrée à la

lecture. Je passai souvent mes soirées chez moi ; un jeune homme fort timide m'y fit compagnie ; quand nous étions seuls, il lisoit.

Je découvris à travers sa timidité qu'il m'aimoit. Voulant en arracher l'aveu, j'en fis naître l'occasion ; il n'en profita pas. Ennuyée de sa maladresse, je n'y songeai plus, & nous continuâmes nos lectures. Nous en fîmes un jour une si tendre, elle lui fit tant d'impression, qu'enhardi par le tableau qu'il avoit sous les yeux, il se jeta à mes genoux, & me tint des discours très-passionnés : son air annonçoit le sentiment ; je l'écoutai avec attention : tout alloit bien jusques-là.

De temps en temps il nailloit ; à mesure qu'il s'attendrissoit, ce défaut sembloit augmenter : & dans cette belle déclaration, je m'en aperçus plus que jamais. Malheureusement, le son de sa voix me parut ressembler à celui d'un Capucin en

chaire , bien pénétré de ce qu'il dit. Le ridicule de cette idée me frappa si vivement , qu'il m'arracha un grand éclat de rire. Le timide amoureux se leva , & s'imaginant que je me mocquois de lui , demanda mille pardons de sa témérité. Je le rassurai ; mais jamais depuis il ne me parla de ses sentimens. Je fus fâchée d'avoir perdu la suite de ce beau discours , qui , véritablement , étoit fort attendrissant.

Nous passâmes tranquillement notre hiver , le premier raisonnable depuis mon entrée dans le monde.

Insensiblement , ma bonne amie , on prend les goûts de son âge. A trente ans une femme envisage le monde sous un autre aspect qu'à vingt. Il ne vaudroit pas la peine d'acquérir de l'expérience , si l'on n'en faisoit point usage. On regrette moins la jeunesse , quand les erreurs de cet âge nous servent de leçons pour l'avenir.

Adieu , ma chère Fanny ; aimez-moi autant que je vous aime. Je

suis impatiente d'avoir de vos nouvelles, & de celles de Lord George.



LETTRE XXII.

Lady Fanny à la Marquise.

AH! ma chère, ah! ma bonne amie, plaignez-moi, plaignez Lady Saint-Albin : son fils a eu une crise, il a touché le bord du tombeau : il est à présent un peu mieux, à la vérité ; mais ne peut-il pas en avoir une seconde ? Ne peut-il pas nous être enlevé tout à fait ? Je ne quitte plus le chevet de son lit ; s'il meurt, il faut nécessairement que je reçoive son dernier soupir, je le mêlerai aux miens, & ils pénétreront ensemble jusques dans le cœur de sa pauvre mère.

M'aurois-je jamais cru assez de courage pour rester avec une personne mourante ? mais l'amitié nous donne des forces supérieures.

Je me suis éloignée un moment

pendant qu'il repose On m'appelle ! Bon Dieu , comme le cœur me bat ! Seroit-ce un autre Il est mieux , ma chère ; le Médecin nous donne les plus grandes espérances. Quel contentement j'éprouve en ce moment ? Avec quelle rapidité on passe d'un sentiment à un autre !

Adieu , ma bonne amie , je vous laisse ; mon malade & sa mère m'attendent ; je vous embrasse un million de fois.



LETTRE XXIII.

La Marquise à Lady Fanny.

NE vous y trompez pas , vous aimez : oui , vous aimez ce Lord George , que vous craignez tant de perdre. Vous vous dissimulez vos propres sentimens ; l'amitié n'éprouve pas d'aussi vives alarmes. Consultez bien votre cœur , vous trouverez mes conjectures fondées.

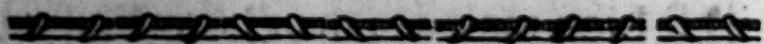
Je vous félicite sur la convalescence de Mylord; le voilà hors d'affaire; vous n'avez plus rien à craindre que votre propre cœur; il est bien malade, ma chère Fanny, il aura bientôt une crise, mais elle ne sera pas mortelle. Suivez votre penchant, le remède est infailible.

Témoignez, je vous prie, à Lady Saint-Albin, la part que je prends à son bonheur; il suffit qu'elle soit votre amie pour m'inspirer le plus vif intérêt.

Le changement d'air fera d'un grand avantage à Mylord; engagez le, avec sa mère, de vous accompagner en France. Venez me voir, ma chère amie, ce voyage me sera doublement avantageux; il me procurera le plaisir de vous embrasser, & celui de faire connoissance avec vos amis: nous passerons l'Automne à ma Terre. Ne me refusez pas une satisfaction à laquelle j'aspire depuis si long-temps.

Adieu, chere Fanny; quand vous

ferrez décidée, j'en ferai la proposition à Lady Saint-Albin, que je brûle de connoître.



LETTRE XXIV.

La même à la même.

JE n'ai pas la patience d'attendre vos réponses; ma bonne amie; il faut nécessairement que je cause avec vous, & que je vous fasse part d'une intrigue qui m'amuse beaucoup.

Pour mieux vous la faire connoître, je dois vous instruire du ton actuel de notre société.

Depuis l'aventure de la ruelle, le Comte d'Alencelle fait sa cour à l'Ambassadrice : celle-ci m'engage par mille caresses à ne pas rebuter son mari. Madame d'Angalonne écoute les fades propos d'un Abbé qui l'ennuie, mais qui fait quatre brelans de suite sans se plaindre. Madame d'Altamont se réconcilie

avec la société, & s'humanise avec le Chevalier de Bellevue. Les autres hommes font nos parties au billard, & nous accompagnent à la promenade.

L'Ambassadeur est aux petits soins avec moi ; il me tient des propos galans, où il mêle le profond respect avec la plus grande tendresse : Son accent & ses expressions étrangères m'amusent singulièrement.

L'autre jour nous nous promenâmes ensemble en cabriolet. Je lui dis un soir, qu'à la campagne je préférerois cette voiture à toute autre.

Le lendemain, il m'envoya le billet suivant : sa singularité mérite que vous le lisiez.

„ Le comte de***, par le pro-
 „ fond respect qu'il porte à Ma-
 „ dame la Marquise, ne peut,
 „ malgré son desir, se présenter chez
 „ elle sans sa permission, de si grand
 „ matin : cependant le desir qu'à
 „ témoigné Madame de se prome-
 „ ner en cabriolet, lui fait prendre

„ la liberté de lui offrir , si Madame
 „ veut lui accorder la faveur de
 „ la conduire ce matin. Le Comte
 „ de *** sentira vivement le prix
 „ de cette préférence.

„ Si elle l'accepte , Madame
 „ voudra-t-elle donner son heure , ?

Comment trouvez-vous ce billet ,
 ma chère amie ? Il n'y manque pas
 de respect. Si j'étois une Altesse , on
 ne m'en prodigueroit pas davantage.

J'acceptai la partie , & fis dire au
 Comte qu'il faisoit jour chez moi.
 Il ne vint cependant qu'une heure
 après , ne voulant pas me déranger.

Nous voilà en marche vers le
 bois voisin du château. La matinée
 étoit fraîche , les routes belles , &
 l'Ambassadeur bien passionné : il me
 tint les propos les plus galans. Pour
 mieux m'exprimer la violence de
 son amour , il se servit de méta-
 phores ; il me compara , entr'au-
 tres choses , à un beau chêne , dont
 le noble aspect fixoit les regards

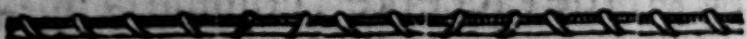
des passans; il me demanda la permission d'y offrir des sacrifices, comme les Druides du temps jadis, & me pria de l'accepter, comme le prêtre favori de la forêt sur laquelle je dominois.

L'idée m'en parut aussi singulière que galante : j'y consentis en plaisantant. Nous retournâmes au château, où nous trouvâmes tout le monde rassemblé dans le salon. Madame d'Angalonne me dit assez brusquement qu'on l'avoit réveillée, & que, lorsqu'on projettoit de parties, il falloit se décider plus promptement, sans avoir une douzaine de courriers, qui incommodoient tout le monde. Nous découvrîmes au travers de sa mauvaise humeur, ses prétentions sur l'Ambassadeur. Aussi-tôt je formai le dessein d'en tirer parti, & de m'en divertir avec lui.

Dans ma prochaine Lettre, je vous ferai part d'une espièglerie que je médite. En attendant, don-

nez-moi de vos nouvelles , & n'oubliez pas ma proposition.

Adieu , ma bonne & chere amie.



LETTRE XXV.

Lady Fanny à la Marquise.

LADY Saint-Albin & son fils me chargent de vous remercier , ma chère Marquise : elle espère accepter votre honnête invitation , d'abord que Lord George sera rétabli.

Non , ma chère , je ne crains rien des sentimens de mon cœur ; ma première passion me garantit des dangers d'une seconde. Mon ame n'est plus susceptible des mêmes impressions ; elle a épuisé toute sa tendresse sur un seul objet ; elle n'est plus capable d'aimer , mais elle ne sera jamais insensible aux douceurs de l'amitié.

Lord George se rétablit à vue d'œil ; sa reconnoissance se partage
entre

entre sa mère & moi. Il nous dit souvent qu'il ignore laquelle de nous deux il aime le mieux, mais qu'il sent que nous sommes également nécessaire à son bonheur.

Si je m'éloigne un moment, il s'inquiète : je ne fais comment faire : des affaires indispensables me demandent chez moi ; je n'ose lui en faire part, de peur de l'affliger : il faut cependant que je prenne mon parti.

Ne serai-je donc jamais tranquille ! A présent que je le suis sur la situation de mes amis, me voilà inquiétée d'un autre côté. Je partirai ; mais je ferai tant de diligence, qu'à peine s'apercevra-t-on de mon absence.

L'idée de m'éloigner m'attriste ; il me semble que je ne verrai plus ces personnes si chères à mon cœur. Bon Dieu ! que nous sommes ingénieuses à nous tourmenter : quand nous n'avons pas de sujets réels d'afflictions, notre imagination exaltée nous en crée de factice. Mais je m'enfonce

dans la morale, & je ne considère pas que mes réflexions vous ennui-
ront; c'est une faute qu'on pardonne
rarement, à moins qu'on ne soit aussi
indulgente que ma chère Marquise.



LETTRE XXVI.

Du Château de..... le 1782.

La Marquise à Lady Fanny.

MA chère amie, prêtez-moi la plus grande attention; j'ai une excellente scène à vous raconter.

Mes parties de cabriolet ont fait sensation; les autres femmes ont désiré d'en être, sur-tout la Marquise, qui trouve qu'on a bonne grace dans cette voiture.

Nous prenons jour pour une partie générale, & nous convenons d'être habillées en Amazone à l'Angloise.

Sur le champ, Madame d'Angalonne envoie ordonner un habit

à Paris : elle garde avec nous le plus grand secret.

Le matin de la course, toutes les Dames s'assemblent au fallon : arrive la Marquise en habit couleur de rose, chamarée d'argent sur toutes les tailles; elle ressembloit à un tambour major. Un énorme chapeau, couvert d'une quantité de plumes, ombrageoit une partie de sa longue figure, & la rendoit plus ridicule que jamais. On admire cette étrange parure, & tout le monde lui fait compliment sur son goût.

Enfin les parties s'arrangent, & personne ne s'offre pour la conduire : son petit Chevalier se présente; elle n'en veut pas; elle le trouve trop imbécille, il lui cassera le cou. Elle se rabat sur l'Abbé; celui-ci n'a jamais conduit des chevaux. Voulant rendre son triomphe complet, je m'approche de l'Ambassadeur, & lui dis, tous bas, de s'en charger : il refuse;

& ce n'est qu'après lui avoir promis de lui tenir compte de cette complaisance , qu'il y consent.

Je m'adresse alors à la Marquise :
 „ l'Ambassadeur voudroit être vo-
 „ tre conducteur , mais il n'ose
 „ vous le proposer “ Dans le premier moment de joie , elle n'en croit rien. Cependant elle l'appelle ; & prenant le ton le plus caressant : — Suis-je donc si redoutable , M. le Comte, que vous n'osiez me faire vous-même vos propositions ? Ne craignez rien , ajoutez-elle ; nous sommes en trop grande compagnie. Allons , partons, mon cher conducteur ; ayons la gloire d'ouvrir la marche.

Vanité humaine ! à combien de vicissitudes ton empire est assujetti ! La Marquise , en montant en cariolet , trébuche, tombe le nez sur le brancard, les deux genoux à terre , & déränge toute l'élégance de sa coëffure. Les éclats de rire étouffés , depuis un quart-d'heure ,

partent tous à la fois ; mais cet accident n'est rien , en comparaison de celui arrivé dans le bois.

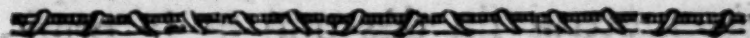
L'Ambassadeur , plus occupé de moi que de son cheval , le néglige ; le cabriolet heurte violemment contre un arbre , & verse à l'instant. La superbe Amazone fait des cris affreux ; tout le monde s'empresse autour d'elle ; heureusement elle n'est point blessée : mais , furieuse contre son conducteur , elle le traite d'étourdi , de mal-adroït , & donne tout l'effor à la vulubilité de sa langue. Il ne répond rien , n'ose pas même la regarder , de peur de rire. Dans la violence de la chute , le poids du chapeau avoit entraîné celui des cheveux , dont peu font à elle. Le chignon se trouve tourné sur l'oreille , & une des faces au milieu de la figure. Le bel habit chamarré n'échappe point au désastre général : & la boue qui le couvre permet à peine d'en distinguer la couleur.

Elle ne voulut plus remonter en voiture, & s'en retourna à pied au château. L'Ambassadeur offrit de l'accompagner; elle le refusa, & donna la préférence à l'Abbé & à son petit Chevalier, qu'elle avoit rebuté un moment avant.

A notre retour, nous la trouvâmes au jeu; elle nous foutint qu'on l'avoit versée à dessein, parce qu'on étoit jaloux de son élégance. Cependant, la colère s'apaisa, moyennant quelques complaisances marquées de la part de l'Ambassadeur, dont elle raffolle. J'engageai celui-ci à lui faire la cour; il y consentit encore; mais ce ne fut pas sans m'imposer de nouvelles conditions.

Quelle inconséquence, ma chère amie! Pour m'amuser aux dépens de la Marquise, je m'expose peut-être à des regrets. Qu'en arrivera-t-il, Une liaison où la plaisanterie aura plus de part que le cœur. Le Comte de *** ne me déplaît pas; mais, dois-je encourager sa pas-

sion ? N'est-il pas temps d'être raisonnable ? La légèreté m'entraîne ; la réflexion me punira..



LETTRE XXVII.

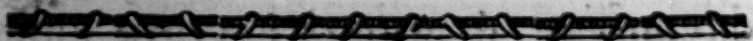
La même à la même.

COMMENT oser convenir d'une foiblesse qui met le comble à mes torts ? Ah ! ma chère Fanny , je me suis oubliée ! Ne m'en demandez pas davantage ; épargnez à votre amie la honte d'un aveu.

Madame d'Angalonne se croit toujours la préférée ; elle se livre à cette illusion sans réserve. Chaque jour est marqué par quelque nouvelle extravagance ; elle excède l'Ambassadeur de tendresse ? elle est aux petits soins avec lui ; tout le monde est dans sa confidence : elle dit aux uns qu'elle aime l'Ambassadeur à la folie ; aux autres , que personne n'a plus de jugement que lui , qu'il fait apprécier le mérite de la beauté.

Soyez indulgente à votre tour ,
ma bonne amie ; je vous promets
que cette aventure sera la dernière.
J'ose même vous prédire que
j'y mettrai fin dès que je le pour-
rai convenablement.

Je commence à réfléchir avant
d'agir : autrefois je ne réfléchissois
que lorsqu'il étoit trop tard. Adieu ,
je vous aime bien sincèrement Je
n'ai le temps que de vous dire
deux mots.



LETTRE XXVIII.

Lady Fanny à la Marquise.

IL me falloit des raisons bien fortes , ma chere Marquise , pour avoir pu m'éloigner de mes amis. Cette petite absence a produit une révolution qui pouvoit avoir des suites funestes. Le lendemain de mon départ , la fièvre a repris Mylord. Sa mère , inquiète de son état , a découvert que j'en étois la cause ;

elle m'a envoyé, sur le champ, un exprès, & m'a prié de revenir, si je voulois rendre la santé à son fils. Ce message m'a totalement dérangé les nerfs; je ne croyois pas que Lord George eût tant d'amitié pour moi : vous voyez ce que peu produire l'habitude.

Je me hâtai de finir mes affaires, & m'en retournai tout de suite. A peine descendois-je de voiture, que cette tendre mère courut au-devant de moi; & me prenant par la main, me conduisit chez son fils. Il s'élança de son lit, vint dans le fallon, me témoigna la joie la plus vive, & me demanda, avec crainte, si mes affaires m'obligeroient encore de partir, & si, à présent, je resterais avec sa mère? — J'y resterai, Mylord, aussi longtemps que son amitié l'exigera, & que je lui serai utile. — Ah! Myladi, ce sera donc toute la vie! Il me regarda & rougit.

Je crains; ma bonne amie, que

ses sentimens pour moi ne passent au-delà des bornes de l'amitié. Mais, est-on encore sensible à l'amour en revenant des portes du trépas ? Non : cela n'est pas possible ; je me trompe ; il ressent pour moi une tendre amitié, mêlée de beaucoup d'habitude , ou, peut-être, un excès de reconnoissance.

Depuis deux jours il n'a plus de fièvre ; il prend déjà l'air en voiture. Demain, nous allons prendre le thé dans un maison du voisinage ; il y a deux Demoiselles fort riches & fort jolies : je ne les connois pas ; Lady Saint-Albin m'en dit beaucoup de bien ; mais elle est très-indulgente ; peut-être s'aveugle-t-elle sur leur mérite : je verrai cela demain. Je suis forcée de finir ; on attend ma Lettre pour l'envoyer à la Poste.

Adieu, très-chere Marquise ; je vous embrasse du fond de mon cœur.



LETTRE XXIX.

La Marquise à Lady Fanny.

IL arriva hier au soir une aventure fort plaisante ; je ne puis y songer sans rire. Après que tout le monde étoit retiré, l'Ambassadeur, en traversant le corridor, trouve une porte ouverte. Il est naturellement distrait ; il s'imagine que c'est celle de l'appartement de sa femme ; il entre : la voix d'une femme au lit le tire de sa rêverie & de son erreur. Elle se lève, le poursuit, & le force de se nommer. D'abord qu'elle reconnoit l'Ambassadeur, elle l'engage à rester avec elle : il s'en défend ; elle lui dit les choses les plus obligeantes pour le retenir ; mais il s'obstine à lui faire mille excuses. Ce dialogue devint très-vif, l'un en complimens tendres, & l'autre en expressions recherchées, pour lui témoigner ses regrets de

l'avoir éveillée. Ils parloient tous les deux fort haut : je n'étois pas encore couchée ; & j'entendis distinctement tous ce qu'ils se disoient.

Il me vint une idée comique ; je voulois me divertir aux dépens de l'empressee Marquise : c'étoit elle , ma chère amie. J'envoie ma femme-de-chambre avertir l'Abbé & le petit Chevalier de se rendre chez Madame d'Angalonne. Je leur fais dire qu'elle se trouve fort mal , qu'elle demande absolument à les voir.

Je passe , sur ces entrefaites , chez l'Ambassadrice , lui raconte succinctement ce qui se passe , & l'engage à m'accompagner.

L'Abbé & le Chevalier accourent ensemble , à moitié endormis. Ils se heurtent contre la porte de la Marquise ; l'Abbé tombe , perd son bonnet de nuit ; le Chevalier trébuche au-dessus de la robe de chambre de celui-ci , donne du nez sur la pantoufle de l'Abbé ,

qui glisse jusqu'au lit de la tendre amoureuse. Nous accourumes au bruit, & trouvâmes ce beau groupe à terre : tout ceci fut l'affaire de l'instant. Nous demandons la cause de ce désordre ; la Marquise ne répond pas ; l'Abbé & le Chevalier se relèvent en se demandant réciproquement des pardons. L'Ambassadeur rioit de toutes ses forces, & l'Ambassadrice & moi persiflions à savoir ce qui les attiroit si tard chez Madame d'Angalonne. Toute cette scène se passoit à la lueur d'une veilleuse.

La marquise se meurt, me dit l'Abbé. Le chevalier s'approche du lit, demande des nouvelles de sa santé : l'Abbé veut absolument qu'on envoie chercher un Médecin, & dit qu'il ne faut pas négliger une incommodité aussi subite. Etes vous fous, leur dit-elle ? Qui vous a dit que j'étois malade ? --- La tête n'y est plus, me dit tristement le Chevalier. Plus la Mar-

quise se défendoit, & moins elle les persuadoit.

L'Ambassadeur sortit sans que Madame d'Angalonne s'en apperçût. -- Demandez au Comte de **, si j'ai été malade, leur dit-elle. Le Comte ne s'y trouva pas : autre certitude du danger de son état. Arrive sa femme de chambre elle allume les bougies : la Marquise leur demande qui les a fait venir chez elle? — C'est par vos ordres, Madame, lui dit l'Abbé. — Vous rêvez : je ne suis pas malade, & ne songe guères à vous.

Ces Messieurs sont somnambules, lui dis-je; il faut s'en assurer. Ramenons-les dans leurs chambres, évitons des désordres dangereux. Elle se lève, & à l'aide de sa femme de chambre, nous nous emparons de nos empressés; ils se laissent tranquillement conduire dans leur appartement, dont nous emportâmes la clef.

Le lendemain nous leur donnâ-

mes la liberté : nous voulûmes leur persuader qu'ils étoient endormis lorsqu'ils se rendirent chez la Marquise.

Nous ordonnâmes à ma femme de chambre de garder le secret sur cette aventure. Elle nous raconta qu'une des femmes de la Marquise avoit laissé l'appartement de sa maîtresse ouvert, en allant trouver l'Intendant de Madame d'Altamont. Cette fille, dont la conduite me paroît équivoque, se dérange peut-être par des exemples dangereux.

Quoique cette scène m'ait beaucoup divertie, elle m'a fait naître mille réflexions désagréables. Comment pouvons-nous arrêter les désordres de nos gens, si notre conduite les autorise ? Que de réflexions à faire sur un pareil sujet, & qu'il seroit avantageux pour la pratique de la vertu, que les maîtres en donnassent l'exemple ! Mais je vous oublie pour la morale, & je sens qu'il vous faut d'autres objets pour dis-

super la mélancolie dont vous vous plaignez.

Adieu , ma très-chère Fanny , aimez-moi toujours.



LETTRE XXX.

Lady Fanny à la Marquise.

Je profite d'une occasion , ma bonne amie , pour vous envoyer ma Lettre. Sir John Rey part pour Paris : qu'il est heureux ! il aura le bonheur de vous voir. Je l'ai prié de ne la remettre qu'à vous même.

C'est un jeune homme que j'ai vu dans la maison où nous avons pris le thé avant-hier. Il est amoureux d'une des filles de Mylord Riverfon , la cadette de ces deux Demoiselles que Myladi Saint-Albin trouve si jolies. Je l'aime mieux que l'ainée , quoique Lady Saint-Albin donne la préférence à celle-ci , qui est sa favorite à tous égards.

A

A notre retour, Myladi m'apprit que son intention étoit de marier son fils à l'aînée; qu'avant sa maladie, il en étoit question, & qu'il paroïssoit assez desirer cette alliance. Son dessein est de lui en parler : elle m'a même prié de sonder ses dispositions là-dessus.

J'ai promis de la satisfaire; mais je ne fais pas pourquoi j'ai de la répugnance à m'en mêler. En général, je n'aime pas à faire des mariages; s'ils ne sont pas heureux, on se reproche d'avoir contribué au malheur des autres. D'ailleurs, je trouve la Demoiselle trop affectée; elle m'a examiné pendant tout le temps de la visite avec une curiosité indécente. Chaque fois que le Lord George m'adressoit la parole, elle rougissoit.

Ne trouvez-vous pas cela bien mal? En vérité, je le trouve impertinent, insupportable. Si, à une seconde visite, je m'apperçois de la même impression, je n'y retour-

nerai plus. Je ne veux pas que cette petite croie que j'ai des prétentions sur son Lord George; j'en serois bien fâchée, & je parie qu'elle se l'imagine.

Mais peut-être ai-je tort : on est quelquefois légère dans ses conjectures. Renvoyons à un autre temps pour m'en éclaircir. En attendant, je tâcherai de goûter en paix la douceur d'être avec mes amis; il n'y manque que vous, ma chère Marquise, pour rendre ma satisfaction complete.



LETTRE XXXI.

La même à la même.

J'AI à vous consulter, ma chère, mes doutes se vérifient.

Nous retournâmes chez Lady Riverfon : au moment qu'on annonce, Miss Julia se retire par la porte opposée à celle où nous en-

trions. Je demande de ses nouvelles à sa mère ; elle me répond que sa fille est malade. Miss Charlotte , qui est la candeur même , dit que sa sœur se portoit bien , mais qu'elle n'avoit pas voulu rester , parce que Lady Saint-Albin étoit en compagnie.

M'attribuant cette fuite , je ne dis rien ; mais je me dispose à tout observer. Lady Saint - Albin dit qu'elle va elle-même chercher sa charmante fugitive , & revient bientôt avec elle. Miss , pendant tout le temps que nous restons ensemble , affecte de ne pas me parler , pas même de me regarder. Quand Lord George lui adresse la parole , à peine lui répond-elle.

D'après cette découverte , je me décide à m'acquitter de ma commission , & à saisir le premier moment favorable pour en parler à Lord George. Je n'attendis pas longtemps. Lord George & moi , nous nous promenâmes dans le parc. Je

fis naître la conversation sur la famille des Riverfons, je fis l'éloge des deux Demoifelles, & je dis à Mylord qu'il étoit temps de fonger à s'établir. Je ne demande pas mieux, me répondit-il : donnez-moi celle que j'aime , & je me marierai demain.

Ce prompt acquiefcement me chagrina; j'aurois voulu plus de réfiftance. — Eh bien, Lady Fanny ! vous ne voulez donc pas prononcer ? — C'est à vous, Mylord : j'ignore qui vous aimez ; Lady Saint-Albin m'a dit que Miff Julia ne vous eft pas indifférente. — Miff Julia , Madame ? Il n'en dit pas d'avantage, fiffla toute la journée , parut fort rêveur , & me regardoit de temps en temps en foupirant.

Seroit-il amoureux de moi, ma chère amie ? Je le crains ; & le defire. Cette Miff Riverfon m'infpiroit-elle un deffein auquel la raifon s'oppose ? Que faudra-t-il que je faffe ? Que dois - je croire de tout

ceci ? Peut-être Lord George ne pense-t-il pas à moi : peut-être aussi ne veut-il pas qu'on pénètre son secret. N'est-il pas possible qu'il cache ses véritables sentimens, n'étant pas sûr d'être accepté ? Bien des hommes, en Angleterre, ont cette délicatesse.

Dites-moi ce que vous en pensez : puis-je soupçonner qu'il a du goût pour moi ?

Adieu, ma chère Marquise : continuez à m'apprendre tout ce qui vous arrive : ces scènes plaisantes me divertissent beaucoup. Votre Marquise d'Angalonne est un être bien extraordinaire : quand on s'éloigne de la dignité de son âge, on mérite d'être ridiculisé.

Quoiqu'il arrive, ne craignez pas que je vous blâme : vous aurez toujours votre excuse dans mon cœur.

 LETTRE XXXII.

La Marquise à Lady Fanny.

Tout est en désordre : les femmes sont jalouses , les hommes sont soupçonneux : une fête a bouleversé toutes les têtes.

L'Ambassadeur , toujours galant , nous engagea avant-hier l'après-dîné , à nous promener dans le bois : il prolongea notre retour jusqu'à la nuit. Quand nous approchâmes de l'endroit où est le chêne en question, nous le vîmes tout-à-coup illuminé. Des hommes habillés en Druides , vêtus de longues robes blanches , la tête couronnée de feuilles de chêne , arrêterent nos caleches ; ils nous engagèrent d'en descendre , & d'assister à un sacrifice qu'ils alloient offrir à la Divinité de la forêt. On nous plaça sur des bancs de gazon , & aussi-tôt une sympho-

nie admirable se fait entendre dans le lointain : elle s'approchoit insensiblement ; & lorsqu'elle fut près du chêne , tout-à-coup elle cessa. Des harpes lui succédèrent ; elles accompagnoient des voix de femmes , que nous distinguâmes être celles des premières *virtuoses* de l'Opéra. Celles-ci furent interrompues à leur tour par les voix de *Richet le Gros* & *Larrivée* , accompagnés de tout l'orchestre. On finit par une *cantate* générale. Au moment où tous les arbres , voisins du chêne , furent illuminés : les lumières de celui-ci devinrent des devises transparentes. Au pied du tronc parut aussi-tôt un autel , avec l'inscription suivante : *A celle dont le port majestueux ressemble à ce noble chêne.*

Madame d'Angalonne me dit tout bas : “ C'est à moi que cela s'adresse. „ Toutes les femmes s'attribuèrent cette galanterie. La Vicomtesse , quoique trop petite pour pouvoir y prétendre , nous assura qu'elle

étoit pour elle. Elle s'imaginoit que l'Ambassadeur, étant chez elle, ne pouvoit demander déceimment une fête sans qu'elle en fût l'objet, & qu'il avoit choisit cet emblème singulier, pour mieux cacher son intention. Les hommes soupçonnoient qu'ils étoient les dupes de celles qu'ils courtisoient, & que le Comte de *** étoit l'amant préféré.

La fête finit par un feu d'artifice, & desbouquets à devises, que le Druide principal présenta aux Dames.

Madame d'Altamont invita tous les Acteurs au château, où l'on fit musique jusqu'à la pointe du jour.

Le lendemain toutes les figures étoient changées. On démêla sur celles des hommes un secret dépit, & sur celles des femmes, l'inquiétude & l'envie; il n'y eut que la Marquise & moi qui jouissions véritablement de cette surprise agréable. Elle dit mille extravagances au Comte de ***, l'appelloit son galant Chevalier, son charmant ami; &

quoiqu'il se défendît d'être l'auteur de la fête , elle persista dans ses soupçons.

Je crains , ma chère , qu'une telle galanterie ne fasse découvrir notre liaison. On s'observe scrupuleusement , & l'on n'a plus cette aisance , qui fait le charme de la société.

S'il m'arrive quelque événement , je vous en ferai part. Adieu l'on m'attend pour un *revers* ; la Marquise s'impatiente ; elle m'a déjà envoyé trois courriers.

Adieu , ma très-chère Fanny ; je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE XXXIII.

La même à la même.

JE reçois dans l'instant votre dernière Lettre ; je m'empresse d'y répondre.

Vous me demandez des conseils , ma belle amie ? Puis-je vous en

donner dans une affaire où l'on suit ordinairement les mouvemens de son cœur ?

Il est évident que vous aimez , que même vous êtes jalouse. Vous craignez de perdre Lord George , & vous n'avez pas la force de le retenir. Il est manifeste qu'il vous aime , mais qu'il n'ose en convenir.

En femme adroite , arrachez son secret : faites naître des affaires : feignez d'avoir le dessein de partir : conseillez-lui d'épouser Miss River-son , & voyez l'effet que produiront ces détours. Sur-tout , ne faites pas entrevoir votre projet : en amour comme à la guerre , c'est le secret qui fait réussir les embuscades.

Mais avant tout , consultez-vous bien. Il n'y aura plus moyen de reculer , s'il se décide pour vous. Au reste , que risquez-vous ? Vous êtes plus propre à être femme , que la maîtresse de l'homme que vous

aimez. Avec vos principes , on n'avance guères dans la carrière galante.

Epousez Lord George , ma bonne amie : j'entrevois qu'il ne demande pas mieux. Possédant toutes les qualités qu'on recherche dans le mariage , vous êtes faite pour orner l'hymen.

Ce discours vous surprend , n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez pas à de tels conseils. Cessez de vous en étonner , ma chère amie ; on revient , tôt ou tard , de ses erreurs ; l'on ne conseille jamais mieux que lorsqu'on a acquis de l'expérience.

Mais ce qui vous surprendra bien davantage , je ne suis pas moi-même à l'abri de former un autre engagement : quelquefois je m'humanise avec les idées du mariage ; je m'occupe de ce projet avec plaisir. Si jamais je me décide , ce ne sera qu'en faveur d'un homme sans fortune , dont la naissance ne me fera

pas rougir : nos préjugés étant différens des vôtres, il m'est indispensable de prendre cette précaution ; vous vous méfallez impunément ; au lieu qu'en France une femme perd son premier état lorsqu'elle contracte de nouveaux liens ; même jusqu'à la Duchesse , elle renonce à son rang , si elle épouse un homme inférieur à sa naissance. Ce n'est pas de même en Angleterre : vous gardez vos prérogatives lors même que vous épousez un homme d'une classe abjecte.

Adieu , ma chère amie ; si je rencontre un autre Lord George , j'imiterai bientôt votre exemple.



LETTRE XXXIV.

La même à la même.

CE que je craignois est arrivé : ma liaison avec l'Ambassadeur est découverte ; j'en suis désespérée :

autrefois j'en eusse tiré vanité , mais aujourd'hui j'en rougis.

Cette scène humiliante se passa la nuit du Jeudi au Vendredi.

Depuis la fête dans la forêt, on s'observoit avec soin. Le Chevalier de Bellevue, dont l'humeur caustique cherche à s'exercer , inventa tous les moyens pour découvrir à qui s'adressoit une galanterie aussi marquée.

Le suranné Chevalier & le petit Abbé en faisoient autant de leur côté, pour satisfaire une curiosité importune.

D'Alencelle, furieux de se voir supplanté par un jeune Suédois, dont la figure & l'amabilité avoient plu à l'Ambassadrice, méditoit aussi une vengeance.

Soit que ces quatre hommes fussent d'accord, ou que le hasard les réunit, (je n'en fais rien); mais ils parvinrent à découvrir des mystères, qu'il falloit couvrir d'un voile impénétrable.

Ils prirent leur gîte derrière les rideaux des fenêtres du corridor , qui répondoient aux portes de différens appartemens : il n'en sortirent que lorsqu'ils furent convaincus que leurs soupçons étoient fondés.

J'entendis marcher pendant toute la nuit : mon embarras fut extrême : je croyois que c'étoit les gens de la Vicomtesse. L'Ambassadeur étoit venu causer avec moi ; je ne fus comment le faire sortir sans me compromettre. Je consultai ma femme de chambre : nous convînmes d'habiller le Comte avec une de ses robes, d'envelopper sa tête d'une grande calèche , & qu'il gagneroit en cet équipage la porte de son appartement.

Il sortit : l'Abbé l'accosta ; sous prétexte d'être galant ; il voulut accompagner la prétendue femme de chambre. Dans les délais de politesses , la calèche tomba , & laissa le Comte en évidence devant les quatre curieux.

Il se passa une scène à peu près

pareille chez l'Ambassadrice , qui n'eut pas plus de succès. Elle aime à veiller , & avoit permis au Baron de F*** , le jeune Suédois , de lui lire un Livre nouveau , qu'on s'arrachoit. La lecture de cet ouvrage , aussi dangereux qu'agréable , les avoient fait veiller très-avant dans la nuit. Il fallut renvoyer le Baron : elle le revêtit d'une robe de chambre de son mari ; il se couvrit le visage d'un mouchoir. Au moment qu'il sort , d'Alencelle l'accoste , & lui demande des nouvelles de Madame l'Ambassadrice. Il ne répond pas , & poursuit son chemin ; il l'accompagne jusqu'à l'escalier , & en le quittant , le félicite sur son déguisement. Le Baron lui répond fièrement que , sans le respect qu'il a pour Madame d'Altamont , & pour celle qu'il outrage , en la jugeant sur de fausses apparences , il lui rendroit son compliment d'une manière différente. Cette aventure manqua d'avoir des suites très-fâcheuses.

L'Intendant de Madame d'Altamont avoit choisi l'heure du repos pour communiquer quelques ordres à la femme de chambre de la Marquise. Cette fille réussit mieux que nous à se tirer d'embarras. Elle le cacha dans une malle , ouvrit la porte de l'appartement , entra chez sa maîtresse , accompagnée du petit Chevalier.

Son dessein étoit de la confondre , & de se venger de tous les caprices qu'il avoit essuyés depuis huit ans. Il entre , regarde de tous côtés ; n'apperçoit rien , passe dans les cabinets , espère d'y trouver celui qu'il soupçonne qu'on lui préfère

Madame d'Angalonne , étonnée d'une curiosité aussi singulière , en demande l'explication : il se surpasse en reproches , lui dit qu'elle le trompe. Elle l'écoute tranquillement ; mais lorsqu'il lui nomme l'Intendant : „ Sort de mes yeux ,
„ s'écrie-t-elle en fureur ; mes fa-
„ veurs

„ veurs font-elles donc si mépri-
 „ fables , pour les prodiguer à des
 „ subalternes. Je refuse des grands
 „ Seigneurs , des hommes en place.
 „ Crois-tu qu'après cela je m'avi-
 „ lisse à ce point ? Ne suffit-il pas
 „ que je te souffre sans
 „ que j'ajoute encore à cette hu-
 „ miliaton fors d'ici dans l'inf-
 „ tant, ou » Le chevalier
 n'attendit pas un second ordre , &
 se retira bien vite : la Marquise se
 leva , & vint me raconter son aven-
 ture.

Je passai chez Madame de *** ;
 elle étoit tremblante : elle m'avoua
 son embarras. Si votre mari vous
 en parle , lui dis-je , demandez-lui
 des nouvelles de sa parure. Elle ne
 me comprit pas , & je fus forcée
 d'entrer dans quelques détails humi-
 lians. Je sentis qu'on n'avoue pas
 impunément ses torts à celle qu'on
 offense.

Nous descendîmes ensemble au
 déjeuner ; on se regardoit furtive-

ment. La Marquise gronda son Chevalier , qu'elle traita de visionnaire , raconta à la compagnie la mauvaise querelle qu'il lui avoit faite , & comment elle lui avoit imposé silence. On la plaîsanta : elle se fâcha tout de bon. Madame de *** & moi ne disions rien : notre silence nous trahit. Le Comte d'Alencelle eut une explication très-vive avec le Baron : l'Ambassadrice & moi nous les raccomodâmes ; mais notre secret devint bientôt celui de toute la société.

La Marquise , son Chevalier , & l'Abbé partent aujourd'hui ; elle ne peut pardonner au Comte de *** , de l'avoir jouée.

Demain partira M. d'Alencelle ; & le Chevalier de Bellevue. Madame d'Altamont attribue tout cet éclat à l'inquiète curiosité de celui-ci ; elle se rappelle qu'elle me doit sa considération , & dit que le Chevalier est un ingrat. Le reste de la compagnie partira au premier jour.

Le Comte de *** , quoiqu'il n'ignore pas l'aventure du Baron , n'ose cependant pas en parler à sa femme ; il sent trop bien qu'il n'a guères le droit de la blâmer.

Adieu , ma très-chère amie ; je recevrai votre Sir John Rey avec plaisir. Parle-t-il françois ?



LETTRE XXXV.

Lady Fanny à la Marquise.

VOs conseils sont excellens ; ils ont produit l'effet que vous m'avez prédit : mais , charmante Marquise , ils me causent un cruel embarras ; ils m'engagent à contracter de nouveaux liens. Comment ferai-je ? Je me suis trop avancée pour oser reculer : je crains que mon cœur ne m'ait trompé. A peine ai-je démêlé les sentimens qui m'animent , & je suis déjà engagée. Peut-on être assez circonspecte quand il s'agit d'un

engagement d'où dépend le bonheur du reste de la vie ? Mais aurois-je pû le voir tranquillement lié à une autre femme ? Je n'en crois rien : cette idée me fait frémir. Non : Lord George est destiné pour moi ; je sens que je l'aime , & je voudrois encore en douter. Quelle illusion !

Après la conversation que nous eûmes l'autre jour ensemble ; il m'évita : mon cœur en gémissoit ; j'attribuai sa conduite au soupçon qu'il pouvoit avoir que j'avois , par une curiosité indiscrete , voulu arracher son secret ; j'imaginai aussi qu'il pouvoit soupçonner mes conseils d'un tout autre motif.

Sur ces entrefaites , je reçus votre Lettre ; elle me rassura , & m'enhardit à m'expliquer avec lui. Bien-tôt j'en fis naître l'occasion.

La famille de Riverfon dîna chez Lady Saint-Albin. L'après-dinée je montai dans ma chambre , & restai assez long-temps pour faire remar-

quer mon absence. Lord George passa plusieurs fois sous mes fenêtres , & parut inquiet ; à la fin il pria sa mère de m'avertir qu'on alloit servir le thé. Je descendis , & fis mes excuses d'avoir quitté la compagnie ; mais j'ajoutai qu'une lettre que j'avois reçue demandoit prompte réponse.

Quand les Riversons furent partis , je restai seule avec Mylord.
 „ Je suis forcée de vous quitter ,
 „ lui dis-je ; plusieurs Dames de
 „ mes amies demandent à venir
 „ passer quelque temps chez moi. „
 Mylord pâlit ; son trouble l'empêcha de me répondre. “ Eh bien ,
 „ Mylord , vous décidez-vous pour
 „ Miss Julia ? Aurai-je le plaisir de
 „ voir bientôt cette alliance ? Elle
 „ est riche & jolie : vous ne pou-
 „ vez mieux choisir. „ Il s'approche de moi , me prend la main.
 Ah ! ma chère amie , comme il trembloit. “ Bon Dieu , Lady Fan-
 „ ny , me dit-il , que vous êtes

„ aveugle ! Est-ce à vous à me te-
 „ nir de pareils propos ? Ignorez-
 „ vous celle que je préfère à tou-
 „ tes les femmes de la terre ? Si
 „ vous vouliez consentir à faire
 „ mon bonheur , il depend de vous
 „ de me rendre heureux. „ Je trem-
 blois à mon tour , ma chère : --
 Comment le puis-je , Mylord ?
 Parlez : vous n'ignorez pas que
 vous êtes mon ami. -- Votre ami,
 Madame : c'est un sentiment bien
 froid, Ne pouvez-vous rien ajouter
 à ce titre ? Dites , Lady Fanny :
 voulez-vous me rendre malheureux ?
 -- Je ne vous comprends pas , My-
 lord. -- Eh bien ! Madame , il faut
 donc vous expliquer les vrais senti-
 mens de mon cœur : je suis décidé
 à n'avoir jamais d'autre femme que
 vous : je vous aime , & je ferai
 mon étude de vous rendre heureu-
 se : voyez si vous voulez accepter ma
 main : ne me faites pas languir , ma
 très-chère Lady Stapelton : flattez-
 moi de l'espoir que je vous ob-

tiendrai plutôt de votre cœur, que de la réflexion. J'hésitai, je demandai du temps; il me supplia d'avoir pitié de lui; il étoit à mes pieds: étoit aimable, pressant, séduisant; je n'eus pas la force de lui résister, & je l'acceptai. Il fut au comble de la joie. Allons voir ma mère, me dit-il; annonçons-lui cette bonne nouvelle. Aussi-tôt il sort; il lui en fit part avant que j'eusse le temps de lui répondre.

Je ne puis vous exprimer, ma chère amie, la satisfaction de cette bonne mère; elle m'embrassa avec les plus vifs transports, & m'avoua qu'elle n'avoit jamais osé se flatter que j'eusse accepté son fils.

Me voilà donc au moment de me rengager. J'ai demandé qu'on retardât notre mariage de quelques mois; Mylord s'y oppose, il presse singulièrement les gens d'affaires. Je crois que nous serons mariés avant peu.

Que n'êtes-vous ici, ma chère Marquise! Promettez-moi que vous

viendrez nous voir : ne me refusez pas cette satisfaction , la seule qui manque à mon bonheur.

P. S. Oserai je vous prier de me choisir une montre , une boîte & un étui , de la valeur de douze cens louis. Vos bijoux sont plus élégans que les nôtres. Sir John Lambert , banquier , est chargé de vous remettre cette somme. Mille pardons , ma bonne amie ; je crains que je ne sois importune.



LETTRE XXXVI.

Paris, le 1782.

La Marquise à Lady Fanny.

ME voici de retour à Paris. A peine y suis-je arrivée , que l'Ambassadeur m'apprend son départ : il n'est pas rappelé , mais sa Cour le demande pour quelque temps. Cette nouvelle me contrarie , ma chère Fanny. Habituee à le voir , je commençois à l'aimer. J'ai vu le temps

qu'une telle séparation ne m'eût point affectée. Différente des autres femmes , ma sensibilité augmente avec l'âge ; mais je crois que je fus toujours également sensible , & que ma légèreté ne cachoit que les sentimens de mon cœur , sans les étouffer.

Je fus l'autre jour chez Madame d'Angalonne : j'y trouvai toute la bonne compagnie des *maltoiers* , & des subalternes de la ferme ; elle reçoit jusqu'aux Receveuses des barrières : jugez de sa société. Sa maison est le rendez-vous de toutes les *espèces* de Paris : pourvu qu'elle ait de quoi faire une partie , tout lui est indifférent.

Adieu , ma bonne amie : je vous attends pour cette Automne. Point de prétextes : vous ne pouvez plus vous en défendre ; il faut nécessairement y consentir , ou je me brouille avec vous.

LETTRE XXXVII.

La Marquise à Lady Fanny.

LE Chevalier Rey est venu me voir , ma belle amie ; il m'a remis votre Lettre. Je trouve ce jeune homme fort honnête ; il ne lui manque qu'un peu d'usage , qu'il acquerrera bientôt , s'il vit dans la bonne compagnie.

En général , les étrangers préfèrent la société des filles ; ils y contractent un ton d'aisance , qui les embarrasse quand ils sont avec des femmes. S'ils concevoient les désavantages qu'il y a de vivre parmi ces Demoiselles, ils y renonceroient. Je connois plusieurs maisons où ils feroient reçus avec plaisir ; mais ils ne mettent pas assez de persévérance dans leurs visites. Comment veulent ils qu'on s'intéresse à eux , s'ils ne se rendent pas aimables ?

On croit faussement qu'on n'aime pas les étrangers à Paris. C'est une erreur : interrogez ceux qui ont vécu dans la bonne compagnie ; ils conviendront qu'au bout de quelque temps, ils ont fait plusieurs connoissances agréables. Il suffit d'être bien reçu dans une maison pour y être accueilli par le reste de la société. Je me charge du Chevalier, s'il répond à ma bonne volonté ; je rendrai son séjour ici très-agréable. Demain je le conduis chez Madame d'Altamont ; de-là je l'introduirai chez quelques autres femmes fort aimables : je veux qu'il ait bonne opinion des Françaises, & qu'il soit notre champion à Londres, lorsqu'on nous y attaquera ; car, vos Anglois ne nous épargnent guères.

Adieu : aimez-moi bien, & n'allez pas m'oublier, lorsque vous ferez Lady Saint-Albin. Emmenez-moi votre mari, que je juge s'il mérite une femme comme vous.

LETTRE XXXVIII.

Lady Fanny à la Marquise.

APRÈS-DEMAIN, ma chere Marquise. Dieux, que je suis émue ! Je crains & desire ce grand jour. Cependant, mon bonheur est traversé par la douleur de cette pauvre Miss Riverfon. Elle l'aimoit, ma chere amie. Pauvre Julia ! Je la plains. Quand elle apprit la nouvelle de son mariage, elle se trouva plusieurs fois mal. N'étoit-il pas naturel qu'elle ne m'aimât pas ? Je lui pardonne son humeur contre moi ; je suis fâchée même de l'avoir soupçonnée capricieuse : que ne ferai-je pas pour la consoler ! je sacrifierai tout, excepté mon amant. Oui, ma très-chere : j'aime plus Mylord que je ne m'en croyois capable. Vous étiez bien clairvoyant : vous m'avez prédit ma défaite dans le temps même où mon

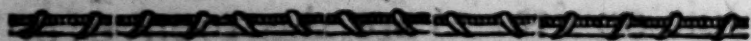
cœur ne s'en doutoit pas. Mylord entre ; je ne veux pas qu'il lise ma Lettre ; il en tireroit trop d'avantage. Mais , pourquoi pas ? Doit-on être avare des preuves de sa tendresse , quand l'objet aimé les mérite ? — Allons , c'en est fait , il l'a lue. il veut y ajouter quelques lignes.

Mylord SAINT-ALBIN à la Marquise.

PERMETTEZ-MOI, Madame , de vous assurer de ma parfaite estime ; je fais l'amitié qui subsiste entre Lady Stapelton & vous , en faveur de celle qui m'honore de sa confiance : acceptez , je vous prie , les vœux que je fais d'être considéré par vous , comme son ami & le vôtre. Accordez-moi un peu de cette amitié , dont elle est si jalouse.

GEORGE SAINT-ALBIN.

Ne lui refusez pas la grâce qu'il vous demande ; il la mérite à tous égards.



LETTRE XXXIX.

La Marquise à Lady Fanny.

UN voyage à Chantilly a retardé la réception de vos Lettres. Je m'empresse, ma tendre amie, à m'acquitter de la commission que vous m'avez donnée : le Chevalier Rey se charge de vous la faire parvenir par un de ses amis qui part pour l'Angleterre.

Vous voilà donc liée, ma très-chère Fanny : je vous en félicite ; ce mariage ne peut être qu'heureux. J'ai très-bonne opinion de votre époux ; mais, s'il accepte l'invitation que je vous ai faite, j'en aurai encore davantage.

En femme soumise, vous n'oserez peut-être pas le solliciter aussi

vivement que moi ; j'y supplée par ce billet, que je vous prie de lui remettre de ma part.

A Mylord SAINT-ALBIN.

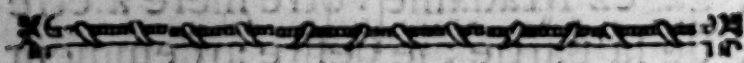
„ QUAND on a le bonheur de
 „ posséder une femme aimable,
 „ Mylord, on ne l'enleve pas im-
 „ punément à ses amis, sans s'ex-
 „ poser à des querelles continuel-
 „ les : si vous ne voulez pas en
 „ avoir une éternelle avec moi,
 „ rendez-la-moi un moment; mais
 „ ne vous séparez pas de celle qui
 „ fait votre bonheur. Venez rece-
 „ voir les assurances d'une amitié
 „ qui vous est toute dévouée : en-
 „ gagez Madame votre mère à être
 „ de la partie ; je desire ardemment
 „ d'avoir l'honneur de la recevoir
 „ chez moi. Je ne veux pas que mon
 „ aimable Fanny ait des affections
 „ au delà du petit cercle qui nous
 „ réunira cette Automne à ma Ter-
 „ re. Ce n'est qu'à ces conditions,

„ Mylord, que nous ferons amis, &
 „ que vous partagerez tous mes
 „ sentimens avec votre charmante
 „ épouse.

LA MARQUISE DE ***.

Je ne vous distrairai pas par de
 longues Lettres, ma bonne amie;
 votre temps est précieux; il doit
 être mieux employé qu'à me lire.

A propos : j'ai fait la connois-
 sance, à Chantilly, du Comte de
 B***, je crains qu'il ne me fasse
 oublier l'absence de l'Ambassa-
 deur. Je suis cependant déterminée
 à m'en garantir; mais il est bien
 aimable.



LETTRE XL.

Lady Saint-Albin à la Marquise.

C'EN est fait, le mot est prononcé,
 le nœud est formé, & me voilà de
 nouveau

nouveau au pouvoir de l'hymen. A! ma chère Marquise, dois-je m'en applaudir? L'indépendance a bien des charmes; mais quel usage en ai-je fait? Pouvois-je me flatter d'être toujours raisonnable? L'amour m'égara une fois, ne devois-je pas craindre une seconde chute? L'honneur & le devoir m'en garantiront; je respecte un engagement formé en face de l'autel; mon cœur secondera les deux puissans motifs qui seront les guides de ma conduite future: votre Fanny est à l'abri des pièges de la séduction; elle ne vivra dorénavant que pour celui qui l'engage pour toujours. Je vous embrasse, ma bonne, mon aimable amie. Que ne sommes nous ensemble!



LETTRE XLI.

*La Marquise, à Lady Fanny
Saint-Albin.*

QUELLE puissance inconnue me domine ? Est-ce votre exemple, ma chère amie ? ou, sont-ce les aimables qualités du Comte qui me subjuguent ? Je ne me reconnois plus : je sens, dans mon cœur, des ravages qui m'étoient inconnus jusqu'à ce jour : tout m'enchanté dans celui qui j'aime ; sa douceur, son bon sens, son honnêteté, l'égalité de son bon caractère ; tout me fait desirer d'être digne de lui.

Si j'avois eu le bonheur de connoître un homme comme lui, à mon entrée dans le monde ; que de regrets ne me ferois-je pas épargnés ! Il a eu un attachement pendant dix ans ; il a fait respecter celle qu'il aimoit, la mort a rompu leurs liens.

Tous les jours il me fait son éloge : n'est-ce pas faire en même-temps celui de son cœur ? Son âge , tout m'assure de la solidité de ses sentimens , & me fait desirer de lui plaire.

Oui , ma chère amie ; le plus grand bonheur que puisse desirer une femme , livrée au torrent du monde , est de rencontrer un homme honnête , auquel elle s'attache. Ses conseils lui épargnent des inconséquences sans nombre , & ne tendent jamais qu'à la rendre estimable.

Mais , pourquoi les chercher ailleurs ? Quand on a le bonheur d'épouser un homme raisonnable , ne les trouve-t-on pas dans son expérience ? n'est-il pas de son intérêt de nous voir respectées ? Lorsqu'on est jeune , le malheureux préjugé nous aveugle : nous sommes sourdes aux conseils d'un époux : souvent nous attribuons ses avis à la jalousie , ou au desir de dominer.

On n'acquerra la connoissance de

toutes ces vérités qu'au travers de mille périls, & d'une infinité d'erreurs méprisables.

Si l'on se bornoit à ses devoirs, auroit-on besoin d'une étude aussi pénible? S'exposeroit-on à l'indiscrétion, aux perfidies?

Ah ! ma chère Fanny ! qu'une femme honnête a de grands avantages ! Combien la réflexion d'être attachée à ses devoirs lui procure de jouissances. J'envie son bonheur ; chaque démarche légère nous en éloigne.

Les lumières de la raison sont différentes de celles des passions : les premières nous éclairent, les autres nous aveuglent.

Si j'étois moins coupable, oui, je formerois de nouveau liens : assez riche pour épouser un homme sans fortune, je n'hésiterois pas à faire celle du Comte de B*** ; mais quelle confiance pourra-t-il avoir en moi ? Qui l'assurera que je serai moins légère ? Cependant, la connoissance

de mes erreurs passées ne doit-elle pas lui servir de garant pour ma conduite future? Les liens que je contracterai ne lui prouveront-ils pas mon repentir? D'ailleurs, j'approche d'un âge où, avec du bon sens, on se corrige. En Octobre prochain j'aurai trente ans, ma bonne amie: trente ans! & j'en ai passé douze.... ah! Dieux.... comment les ai-je employés! Temps précieux! J'en rougis!.... La réflexion m'affomme.... Que ne suis-je digne de l'homme que j'aime & que j'estime!.... Mais, n'y pensons plus; je ne veux pas l'exposer à des regrets.

Dans des liens honnêtes, vous vivez heureuse.... j'envie, pour la première fois, votre bonheur. Ne m'en voulez pas, ma bonne amie; c'est le retour de mon ame égarée.... C'est un retour sincère à la vertu.

LETTRE XLII.

*Lady Fanny Saint-Albin**à la Marquise.*

VOTRE dernière Lettre me comble de joie , ma très-chère Marquise. Oui, vous voilà rendue à la vertu, Ce cœur si noble, si généreux, en étoit digne. Vos égaremens étoient ceux de la jeunesse, que l'âge & la réflexion corrigent. Pourquoi êtes-vous aussi sévère ? Pourquoi vous jugez-vous avec tant de rigueur ? C'est à mon tour à vous gronder. Où est cette force d'esprit, cette fermeté admirable ? Est-ce à la timide, à la réservée Fanny à vous encourager ? Ai-je combattu mon penchant pour Mylord ? N'ai-je pas cédé tout de suite ? Etois-je moins exempte de reproches que vous ?

Croyez-moi : décidez-vous promptement : on ne gagne rien à trop

délibérer. Souvent on choisit le plus mauvais parti. Celui qui se présente vous rendra heureuse : ne le refusez pas.

Mylord est enchanté de votre billet ; il me charge de vous dire qu'il ne veut pas avoir de querelles avec vous ; il se rendra à votre invitation avec Lady Saint-Albin. Elle ne connoît pas la France ; vous verrez une bonne Angloise , dans toute l'étendue du terme. C'est une excellente femme , qui vous aimera bien.

Adieu , ma très-aimable Marquise ; épousez bien vite votre honnête Comte ; vous n'en ferez pas fâchée. Je vous embrasse dans toute la tendresse de mon cœur.



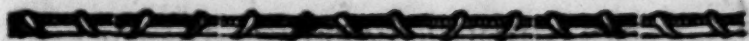
L E T T R E XLIII.

*La Marquise à Lady Fanny
Saint-Albin.*

J'HESITE , je combats : une résolution détruit l'autre , & je ne décide rien. Quelle situation , ma chère amie ! Il faut la finir & prendre un parti. Je veux m'en expliquer avec le Comte ; cet état d'incertitude me tue.

Vous me direz peut-être , attendez ; pourquoi le prévenir ? Je conviens qu'il seroit plus décent ; mais sa candeur ne lui permet pas de m'en parler. Me sachant très-riche , peut-être craint-il un refus. Ses soins , ses assiduités , tout me prouve qu'il m'aime. Prévenons-le communiquons - lui mes intentions Qu'ai-je à redouter ? S'il refuse un engagement respectable , il faut qu'il renonce à moi.

Adieu , vous aurez bientôt de mes nouvelles.



LETTRE XLIV.

La même à la même.

LE Comte s'est rendu chez moi à l'heure accoutumée : aussi-tôt j'ai fait fermer ma porte. Je le priai de ne pas m'interrompre , que j'avois à le consulter sur une affaire d'où dépendoit mon bonheur.

„ Je vous avoue , Monsieur , lui
 „ dis-je , que vous ne m'êtes pas in-
 „ différent , & je me flatte que vous
 „ avez de l'amitié pour moi. J'ai
 „ des vues qui ne s'accordent peut-
 „ être pas avec vos sentimens. Mon
 „ dessein est de me remarier : mais
 „ avant de m'engager , je veux
 „ donner une marque de confiance
 „ à celui qui sera mon époux.

„ Je suis coupable de plusieurs
 „ inconféquences ; ma réputation

„ en a souffert : j'en gémis ; le mal est
 „ fait , & le passé est sans remède ;
 „ mais l'avenir dépend de moi : si
 „ je retombois dans les mêmes er-
 „ reurs , je serois impardonnable.
 „ Je ne recherche , dans ce nouvel
 „ hymen , qu'un bonheur tranquil-
 „ le : assez riche pour choisir ,
 „ mon intention est de partager ma
 „ fortune avec un homme dont le
 „ caractère me convient : le vô-
 „ tre me plaît beaucoup , & peut
 „ me rendre heureuse. Voyez ,
 „ mon cher Comte , si , après cet
 „ aveu , vous me croyez digne de
 „ votre main. Refusez-moi avec la
 „ même franchise : je sens que mes
 „ légéretés ne me donnent pas le
 „ droit de m'en plaindre „.

Il se jetta à mes pieds , ma bonne
 amie , me dit mille choses obli-
 geantes , m'avoua que plusieurs fois
 il avoit eu le dessein de me pré-
 venir ; mais que la médiocrité de
 sa fortune l'en avoit toujours em-
 pêché , qu'il craignoit que j'attri-

buasse son empressement à un vil intérêt ; mais que , pour me convaincre qu'il ne recherchoit que moi dans cette alliance , je devois lui promettre de rester maîtresse absolue de mon bien. Ce n'est qu'à ces conditions , me dit-il , que je m'engage.

Nous fûmes bientôt d'accord , & nous convînmes même du jour de la cérémonie.

Hier je passai chez mon Notaire ; j'y fis dresser une donation de quarante mille livres de rente , la moitié de mon bien. Le soir j'exigeai la parole du Comte , qu'il accepteroit le papier que je lui présentai. Il demanda à le voir avant d'y consentir ; je le refusai , & voulus qu'il me donnât une preuve de sa confiance. Enfin , après bien des contestations de part & d'autre , il céda. A présent , lui dis-je , j'épouse un homme plus riche que moi ; nous sommes indépendans tous les deux ; il n'y a plus que nos sentimens qui nous lient.

„ en a souffert : j'en gémis ; le mal est
 „ fait , & le passé est sans remède ;
 „ mais l'avenir dépend de moi : si
 „ je retombois dans les mêmes er-
 „ reurs , je serois impardonnable.
 „ Je ne recherche , dans ce nouvel
 „ hymen , qu'un bonheur tranquil-
 „ le : assez riche pour choisir ,
 „ mon intention est de partager ma
 „ fortune avec un homme dont le
 „ caractère me convient : le vô-
 „ tre me plaît beaucoup , & peut
 „ me rendre heureuse. Voyez ,
 „ mon cher Comte , si , après cet
 „ aveu , vous me croyez digne de
 „ votre main. Refusez-moi avec la
 „ même franchise : je sens que mes
 „ légéretés ne me donnent pas le
 „ droit de m'en plaindre „

Il se jetta à mes pieds , ma bonne
 amie , me dit mille choses obli-
 geantes , m'avoua que plusieurs fois
 il avoit eu le dessein de me pré-
 venir ; mais que la médiocrité de
 sa fortune l'en avoit toujours em-
 pêché , qu'il craignoit que j'attri-

buasse son empressement à un vil intérêt ; mais que , pour me convaincre qu'il ne recherchoit que moi dans cette alliance , je devois lui promettre de rester maîtresse absolue de mon bien. Ce n'est qu'à ces conditions , me dit-il , que je m'engage.

Nous fûmes bientôt d'accord , & nous convînmes même du jour de la cérémonie.

Hier je passai chez mon Notaire ; j'y fis dresser une donation de quarante mille livres de rente , la moitié de mon bien. Le soir j'exigeai la parole du Comte , qu'il accepteroit le papier que je lui présentai. Il demanda à le voir avant d'y consentir ; je le refusai , & voulus qu'il me donnât une preuve de sa confiance. Enfin , après bien des contestations de part & d'autre , il céda. A présent , lui dis-je , j'épouse un homme plus riche que moi ; nous sommes indépendans tous les deux ; il n'y a plus que nos sentimens qui nous lient.

Jamais je n'éprouvai une satisfaction plus parfaite, & je sentis, pour la première fois, tous les avantages que nous donne la fortune.

Je vous verrai donc, ma très-chère Fanny? Cette assurance me comble de joie. Arrivez bien vite; ne me faites pas languir, les heures sont longues, quand on les compte : Mettez le comble à mon bonheur. Avec quel plaisir j'embrasserai ma tendre, ma très-chère Fanny! Dorénavant nous oserons, sans rougir; nous livrer au penchant de notre cœur. Nous oserons en convenir publiquement. Quel avantage on trouve à suivre ses devoirs!



 LETTRE XLV.

Lady Fanny à la Marquise.

J'AI reçu votre dernière Lettre : je n'ai que le temps de vous dire que nous partons. J'aurai donc, avant six jours, le bonheur de vous embrasser ! Je ne puis le croire, ma chère amie. Lady Saint-Albin & mon mari partagent ma joie.

Adieu : j'aspire après le moment de vous voir, & de vous renouveler toutes les assurances de ma sincère amitié. Adieu, adieu : nous nous verrons bientôt.

LETTRE XLVI.

Du Chateau de le 26 Juin 1782

La Marquise à la Vicomtesse d'Altamont.

TOUS mes amis sont rassemblés ici, excepté vous, ma chère Vi-

comtesse. Qui vous retient ? Venez partager mon bonheur. Après-demain, la Marquise de *** portera le nom du Comte de B*** : c'est de vos mains qu'il recevra celle qui ne vivra dorénavant que pour le rendre heureux, & qui se rappellera avec plaisir que vous avez contribué à son bonheur.

Adieu ! j'aspire après le moment de vous voir, & de vous remercier toutes les assurances de ma tendre amitié. Adieu, adieu : nous nous verrons bientôt.

69

La Marquise de la Comtesse d'Almona
Du Chateau de la Comtesse d'Almona
1825

Tous mes amis sont rassemblés
ici, excepté vous ; ma chère Vi-